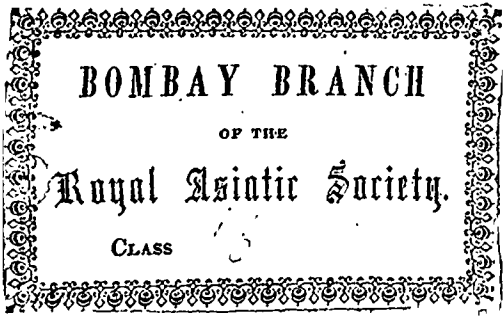
GOD
Fr
844.3
Mon | Ess
101741

00101741



Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 16 January, 2016

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS;

ET PRÉCÉDÉS

DE L'ÉLOGE DE MONTAIGNE,

PAR M. VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

101741

TOME TROISIÈME.

Vol III

PARIS,

FROMENT, QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

M DCCC XXV.

God
Fo 844.3
Mon/ESS
10174/

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE

DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XLIX.

DES COUSTUMES ANCIENNES.

Sommaire. Il est assez naturel de tenir aux usages que l'on trouve établis dans son pays.—Mais on doit être surpris de l'excessive instabilité des modes en France. — Diverses coutumes des Romains : ils se battaient en s'enveloppant le bras dans leur *sagum;* se baignaient avant leurs repas ; mangeaient couchés; s'épilaient: comment ils saluaient; usage qu'ils faisaient des éponges; il y avait dans les rues des vases destinés aux besoins des passants : ils faisaient rafraîchir leur vin avec de la neige; ils avaient des cuisines portatives : voyaient, en mangeant, le poisson se jouer dans des canaux. La place d'honneur à table était, chez eux, le milieu. Les femmes se baignaient

avec les hommes. Avant d'entrer dans un bateau, ils payaient le passage. Les femmes couchaient du côté de la ruelle ; elles portaient le deuil en blanc.

Exemples: Les Romains; Pasiclès le philosophe, frère de Cratès.

I'EXCUSEROIS volontiers, en nostre peuple, de n'avoir aultre patron et regle de perfection, que ses propres mœurs et usances; car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de touts hommes, d'avoir leur visee et leur arrest sur le train auquel ils sont nays. Ie suis content, quand il verra Fabricius ou Lælius, qu'il leur treuve la contenance et le port barbare, puisqu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode : mais ie me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'auctorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'advis touts les mois, s'il plaist à la coustume, et qu'il iuge si diversement de soy mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoint entre les mammelles, il maintenoit, par vifves raisons, qu'il estoit en son vray lieu : quelques annees aprez, le voylà avalé iusques entre les cuisses ; il se mocque de son aultre usage, le treuve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent condamner l'ancienne, d'une resolution si grande et d'un consentement si universel, que vous di-

riez que c'est quelque espece de manie qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Parceque nostre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de touts les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisees reviennent en credit, que celles là mesmes tumbent en mespris tantost aprez; et qu'un mesme iugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions d'une inconstance et legiereté incroyable. Il n'y a si fin entre nous, qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction, et esblouïr tant les yeulx internes que les externes insensiblement.

Ie veulx icy entasser aulcunes façons anciennes que i'ay en memoire, les unes de mesme les nostres, les aultres differentes; à fin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le iugement plus esclaircy et plus ferme. Ce que nous disons de combattre à l'espee et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dict Cæsar, *sinistras sagis involvunt, gladiosque distringunt* (1); et remarque dez lors en nostre nation ce vice, qui y est

(1) Ils s'enveloppent la main gauche de leurs sayes lorsqu'ils tirent l'épée. César, *Comment. de Bello civili*, l. 4, c. 75.

encores, d'arrester les passants (*a*) que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à iniure et occasion de querelle s'ils refusent de nous respondre. Aux bains, que les anciens prenoient touts les iours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoient (*b*) du commencement que les bras et les iambes; mais depuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la pluspart des nations du monde, ils se lavoient tout nuds d'eau mixtionnee et parfumee, de maniere qu'ils employoient, pour tesmoignage de grande simplicité, de se laver d'eau simple. Les plus affettez et delicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par iour. Ils se faisoient souvent pinceter tout le poil, comme les femmes françoises ont prins en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

Quòd pectus, quòd crura tibi, quòd brachia vellis, (1)

quoyqu'ils eussent des oignements propres à cela ;

(*a*) *De Bello Gall.* l. 4.—C.

(*b*) Sénèque, epist. 86.—C.

(1) Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. Martial. l. 2, epigr. 62, v. 1.

Psillotro nitet, aut acidâ latet oblita cretâ. (1)

Ils aimoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur les matelats. Ils mangeoient couchez sur des licts, à peu prez en mesme assiette que les Turcs de nostre temps;

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto. (2)

Et dict on du ieune Caton (*a*), que depuis la bataille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publicques, il mangea tousiours assis, prenant un train de vie austere. Ils baisoient les mains aux grands, pour les honnorer et caresser. Et entre les amis, ils s'entrebaisoient, en se saluant, comme font les Venitiens :

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis: (3)

et touchoient aux genouils pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le philosophe, frere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, la

(1) Elle oint sa peau d'onguents dépilatoires, ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. MARTIAL. l. 6, epigr. 93, v. 9.

(2) Alors, du lit élevé où il était placé, Enée parla ainsi. *Eneid.* l. 2, v. 2.

(*a*) PLUTARQUE, *Vie de Caton*, c. 15.—C.

(3) Je te baiserais, en te félicitant dans les termes les plus touchants. OVID. *de Ponto*, l. 4, eleg. 9, v. 13.

porta aux genitoires (*a*) : celuy à qui il s'addressoit l'ayant rudement repoulsé, « Comment, dict il, cette partie n'est elle pas vostre, aussi bien que l'aultre? » Ils mangeoient, comme nous, le fruict à l'issue de la table. Ils se torchoient le cul (il fault laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avecques une esponge; voylà pourquoy *spongia* est un mot obscœne en latin: et estoit cette esponge attachee au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit, pour estre presenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires (*b*); et n'ayant aultre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier, et s'en estouffa. Ils s'essuyoient le catze (*c*) de laine parfumee, quand ils en avoient faict :

At tibi nif faciam; sed lotâ mentula lanâ. (1)

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy-cuves pour y apprester à pisser aux passants :

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Cratès*, l. 6.—C.

(*b*) Sénèque, epist. 70.—C.

(*c*) C'est-à-dire, le *cazzo*, comme l'appellent les Italiens. — E. J.

(1) Ce que Montaigne vient de dire nous dispense de traduire ce vers. Martial. l. 11, epigr. 58, v. 11.

Pusi sæpè lacum propter, se, ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem. (1)

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de neige pour refreschir le vin; et y en avoit qui se servoient de neige en hyver, ne trouvants pas le vin encores lors assez froid. Les grands avoient leurs eschansons et trenchants; et leurs fols, pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur les fouyers (*a*) qui se portoient sur la table; et avoient des cuisines portatives, comme i'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se traisnoit aprez eulx.

Has vobis epulas habete, lauti:
Nos offendimur ambulante cœnâ. (2)

Et en esté, ils faisoient souvent, en leurs sales basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaux au dessoubs d'eulx, où il y avoit force poisson en vie, que les assistants choisissoient et prenoient en la main, pour le faire apprester, chascun à sa poste. (*b*)

(1) Les petits enfants endormis croient souvent lever leur robe pour uriner dans les réservoirs publics destinés à cet usage. LUCRET. l. 4, v. 1024.

(*a*) *Les réchauds.*—E. J.

(2) Riches voluptueux, gardez pour vous vos somptueux repas; je n'aime pas un souper ambulant. MARTIAL. l. 7. epigr. 48, v. 1.

(*b*) *A son goût.*—C.

Le poisson a tousiours eu ce privilege, comme il a encores, que les grands se meslent de le sçavoir apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, desbauche, et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les egualer ; car nostre volonté est bien aussi gastee que la leur, mais nostre suffisance n'y peult arriver : nos forces ne sont non plus capables de les ioindre en ces parties là vicieuses, qu'aux vertueuses ; car les unes et les aultres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eulx qu'en nous : et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal. Le hault bout d'entre eulx, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient, en escrivant et parlant, aulcune signification de grandeur, comme il se veoid evidemment par leurs escripts : ils diront Oppius et Cæsar aussi volontiers que Cæsar et Oppius ; et diront Moy et Toy indifferemment, comme Toy et Moy. Voylà pourquoy i'ay aultrefois remarqué, en la vie de Flaminius de Plutarque françois, un endroict où il semble que l'aucteur, parlant de la ialousie de gloire qui estoit entre les Ætoliens et les Romains,

pour le gaing d'une battaille qu'ils avoient obtenu en commun, face quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots françois. Les dames, estant aux estuves, y recevoient quant et quant des hommes; et se servoient, là mesme, de leurs valets à les frotter et oindre :

Inguina succinctus nigrâ tibi servus alutâ
Stat, quoties calidis nuda fovèris aquis. (1)

Elles se saulpouldroient de quelque pouldre pour reprimer les sueurs. Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris, portoient le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellee par l'usage effeminé et lasche de ce siecle. Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers, pour leur noleage, dez l'entree du bateau, ce que nous faisons aprez estre rendus à port :

Dùm æs exigitur, dùm mula ligatur,
Tota abit hora. (2)

Les femmes couchoient au lict du costé de la

(1) Un esclave, ceint d'un tablier de peau noire, se tient debout pour te servir, lorsque tu te baignes dans une eau chaude. Martial. l. 7, epigr. 35. v. 1.

(2) Une heure entière se passe à atteler la mule, et à faire payer les passagers. Hor. l. 1, sat. 5, v. 13.

ruelle : voylà pourquoy on appelloit Cæsar, *spondam regis Nicomedis* (1). Ils prenoient haleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

Quis puer ociùs
Restinguet ardentis falerni
Pocula prætereunte lymphâ ? (2)

Et ces champisses (*a*) contenances de nos laquais y estoient aussi ;

O Iane, à tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ quantum sitiet canis appula tantum. (3)

Les dames argiennes et romaines portoient le dueil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et devroient continuer de faire, si i'en estois creu. Mais il y a des livres entiers faicts sur cet argument.

---

(1) La ruelle du roi Nicomède. Suetor. *in Jul. Cæsare*, § 49.

(2) Esclaves, hâtez-vous de tempérer l'ardeur de ces vins de Falerne, en y mêlant l'eau de cette fontaine qui coule auprès de nous. Hor. od. 11, l. 2, v. 18.

(*a*) *Malignes.*—C.

(3) O Janus ! on n'avait garde de vous faire les cornes, les oreilles d'âne, ou de vous tirer la langue ; vous aviez deux visages ! Perse, sat. 1, v. 58.

CHAPITRE L.

DE DEMOCRITUS ET HERACLITUS.

Sommaire. En tout, le jugement est chose nécessaire. Montaigne tâche d'en faire toujours usage, soit qu'il effleure seulement, soit qu'il approfondisse les sujets qu'il traite.—Dans toutes les actions de la vie, le caractère des hommes se découvre, leur ame donne aux objets la forme qui lui convient, les revêt de telle ou telle couleur. On peut juger les hommes dans leurs petites comme dans leurs grandes actions; à la table et au jeu, comme à a tête des armées. — Démocrite riait, Héraclite pleurait de nos sottises. L'un avait plus de raison que l'autre : il faut rire des choses que l'on méprise, et non s'en affliger.

Exemples : César; Caton; Socrates; Alexandre; Démocrite et Héraclite; Diogènes.

Le iugement est un util à touts subiects, et se mesle partout : à cette cause, aux Essais que i'en foys icy, i'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subiect que ie n'entende point, à cela (*a*) mesme ie l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, ie me tiens à la rive : et cette recognoissance de

(*a*) *Pour cela même.*—E. J.

ne pouvoir passer oultre, c'est un traict de son effect, ouy (*a*) de ceulx dont il se vante le plus. Tantost, à un subiect vain et de neant, i'essaye veoir s'il trouvera de quoy luy donner corps, et de quoy l'appuyer et l'estansonner : tantost ie le promeine à un subiect noble et tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peult marcher que sur la piste d'aultruy : là il faict son ieu à eslire la route qui luy semble la meilleure; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisi. Ie prends, de la fortune, le premier argument; ils me sont egalement bons, et ne desseigne (*b*) iamais de les traicter entiers : car ie ne veois le tout de rien; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chasque chose, i'en prends un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pinger iusqu'à l'os : i'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que ie sçais, et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Ie me hazarderois de traicter à fond quelque matiere, si ie me cognoissois moins, et me

(*a*) *Des effets dont le jugement se glorifie le plus.* Il y a dans l'édition de 1588, *voire de ceux de quoy il se vante le plus.* — C.

(*b*) *Et n'ai jamais dessein.* — E J

trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins de leur piece, escartez, sans dessein, sans promesse, ie ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme, sans varier quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous descouvre: cette mesme ame de Cæsar qui se faict veoir à ordonner et dresser la battaille de Pharsale, elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysifves et amoureuses : on iuge un cheval, non seulement à le veoir manier sur une carriere, mais encores à luy veoir aller le pas, voire et à le veoir en repos à l'estable. Entre les functions de l'ame, il en est de basses : qui ne la veoid encores par là, n'achevera pas de la cognoistre; et à l'adventure, la remarque lon mieulx où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses haultes assiettes : ioinct qu'elle se couche entiere sur chasque matiere, et s'y exerce entiere; et n'en traicte iamais plus d'une à la fois, et la traicte, non selon elle, mais selon soy.

Les choses, à part elles (*a*), ont peutestre leurs poids, mesures et conditions; mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend.

(*a*) *En elles-mêmes.*

La mort est effroyable à Cicero, desirable à Caton, indifferente à Socrates. La santé, la conscience, l'auctorité, la science, la richesse, la beauté, et leurs contraires, se despouillent à l'entree, et receoivent, de l'ame, nouvelle vesture et de la teincture qu'il luy plaist; brune, claire, verte, obscure, aigre, doulce, profonde, superficielle, et qu'il plaist à chascune d'elles : car elles n'ont pas verifié en commun leurs styles, regles et formes; chascune est royne en son estat. Parquoy nous ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses; c'est à nous à nous en rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœux; non pas à la fortune : elle ne peult rien sur nos mœurs; au rebours, elles l'entraisnent à leur suite, et la moulent à leur forme. Pourquoy ne iugeray ie d'Alexandre à table, devisant et beuvant d'autant; ou s'il manioit des eschecs? Quelle chorde de son esprit ne touche et n'employe ce niais et puerile ieu? ie le hais et fuys de ce qu'il n'est pas assez ieu, et qu'il nous esbat trop serieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qu'il suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut pas plus embesongné à dresser son glorieux passage aux Indes; ny cet aultre, à desnouer un passage duquel despend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame

trouble cet amusement ridicule, si touts ses nerfs ne bandent (*a*) : combien amplement elle donne loy à chascun, en cela de se cognoistre et iuger droictement de soy. Ie ne me veois et retaste plus universellement en nulle aultre posture : quelle passion ne nous y exerce? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience, et une vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu; car la precellence rare, et au dessus du commun, messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que ie dis en cet exemple se peult dire en touts aultres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme l'accuse et le montre egualement qu'un' aultre (*b*).

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier, trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en publicque qu'avecques un visage mocqueur et riant; Heraclitus, ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le vi-

(*a*) C'est-à-dire, *voyez comme ce ridicule amusement s'empare de toute notre ame, comme il absorbe toutes ses facultés.* A. D.

(*b*) *Autant que toute aultre parcelle ou occupation.* J'ai trouvé, dans toutes les meilleures éditions, *qu'un aultre*, mais c'est sans doute une faute d'impression, au lieu de *qu'un'aultre*, manière d'écrire fort usitée dans les plus anciennes éditions de Montaigne, aussi-bien que dans celles des écrivains de son temps.—C.

sage continuellement triste, et les yeulx chargez de larmes :

Alter
Ridebat, quoties à limine moverat unum
Protuleratque pedem; flebat contrarius alter. (1)

I'aime mieulx la premiere humeur; non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'aultre; et il me semble que nous ne pouvons iamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plaincte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on plaind : les choses de quoy on se mocque, on les estime sans prix. Ie ne pense poinct qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité; ny tant de malice, comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité; nous ne sommes pas si miserables, comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit à part soy, roulant son tonneau, et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien iuge plus aigre et plus poignant, et par consequent plus iuste à mon humeur, que Timon, celuy qui feut sur-

(1) Dès qu'ils avaient mis le pied hors de la maison, l'un riait, l'autre pleurait. Juv. sat. 10, v. 28.

nommé le Haïsseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruyne, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravee : l'aultre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion; nous laissoit de compaignie, non pour la crainte, mais pour le desdaing, de nostre commerce; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire. De mesme marque feust la response de Statilius (*a*), auquel Brutus parla pour le ioindre à la conspiration contre Cæsar : il trouva l'entreprinse iuste; mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist aulcunement en peine; conformement à la discipline de Hegesias, qui disoit (*b*), « Le sage ne debvoir rien faire que pour soy; d'autant que seul, il est digne pour qui on face; » et à celle de Theodorus (*c*), « Que c'est iniustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols. » Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

(*a*) Plutarque, *Vie de M. Brutus*, c. 3.—C.
(*b*) Diogène Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 95.—C.
(*c*) Diogène Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2. segm. 98.—C.

CHAPITRE LI.

DE LA VANITÉ DES PAROLES.

Sommaire...L'art de la rhétorique est l'art de tromper. On peut le comparer au fard dont se servent les femmes.—Les républiques bien réglées ont fait peu de cas des orateurs; les préceptes de leur art prouvent qu'il est dangereux. Plusieurs peuples en ont défendu l'étude et l'emploi. C'est dans la décadence des affaires de Rome, que fleurit l'éloquence. Elle est peu d'usage dans les monarchies.—Abus de l'art de la parole dans tous les états; le cuisinier décrit, avec importance, l'art de préparer les mets: les architectes, les grammairiens emploient de grands mots pour désigner les choses les plus communes. — Ce n'est pas avec plus de raison que l'on donne les superbes titres des charges romaines à des emplois qui n'ont avec ces charges aucune ressemblance, et les surnoms les plus glorieux, ceux de *Grand* et de *Divin* à de médiocres personnages.

Exemples : Thucydides et Périclès; Ariston; Socrates; Platon; les Mahométans; les Athéniens; Pompée; Crassus; César; Lentulus; Metellus; L. Volumnius; la République romaine; un italien-maître-d'hôtel du cardinal Caraffa; Paul-Emile; les architectes; les grammairiens; l'Arétin.

Un rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, « De choses petites, les faire pa-

roistre et trouver grandes. » C'est un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongiere : et crois qu'Archidamus, qui en estoit roy, n'ouït pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte ou Pericles ou luy : « Cela, feit il, seroit malaysé à verifier; car, quand ie l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceulx qui l'ont veu qu'il n'est pas tumbé, et le gaigne (*a*). » Ceulx qui masquent et fardent les femmes, font moins de mal; car c'est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur naturel : là où ceulx cy font estat de tromper, non pas nos yeulx, mais nostre iugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenues en un estat reglé et bien policé, comme la cretense ou lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs. Arisţon definit sagement la rhetorique, « Science à persuader le peuple » : Socrates, Platon, « Art de tromper, et de flatter. » Et ceulx qui le nient en la generale description, le verifient par tout en leurs preceptes (*b*). Les Mahometans en deffendent l'in-

(*a*) Plutarque, *Vie de Pericles*, c. 5. — C.

(*b*) *Voyez* Quintilien et Sextus Empiricus, l. 2, *de Rhetorice*. — C.

struction à leurs enfants, pour son inutilité; et les Atheniens, s'appercevants combien son usage, qui ayoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affections, feust ostee, ensemble les exordes et perorations. C'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreglee; et est util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine. En ceulx où le vulgaire, où les ignorants, où touts, ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et, à la verité, il se veoid peu de personnages en ces republiques là qui se soient poulsez en grand credit, sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cæsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes; contre l'opinion des meilleurs temps; car L. Volumnius, parlant en publicque en faveur de l'election au consulat faicte des personnes de Q. Fabius et P. Decius : « Ce sont gents nays à la guerre (*a*), grands aux effects, au combat du babil, rudes; esprits vrayment consulaires : les subtils, elo-

(*a*) Tite-Live, l. 10, c. 22. — C.

quents et sçavants, sont bons pour la ville, Preteurs à faire iustice (*a*), » dict il. L'eloquence a flori le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices qui despendent d'un monarque en ont moins de besoing que les aultres : car la bestise et facilité qui se treuve en la commune, et qui la rend subiecte à estre maniee et contournee par les aureilles au doulx son de cette harmonie, sans venir à poiser et cognoistre la verité des choses par la force de raison; cette facilité, dis ie, ne se treuve pas si ayseement en un seul, et est plus ayse de le garantir, par bonne institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine, ny de Perse, aulcun orateur de renom.

I'en ay dict ce mot sur le subiect d'un Italien que ie viens d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel iusques à sa mort. Ie luy faisois conter de sa changes; il m'a faict un discours de cette science de gueule, avecques une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand poinct

(*a*) *Pour y rendre la justice en qualité de préteurs.* — C.

de theologie : il m'a dechifré une difference d'appetits; celuy qu'on a à ieun, qu'on a aprez le second et tiers service; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller et picquer; la police de ses saulces; premierement en general, et puis particularisant les qualitez des ingredients et leurs effects; les differences des salades selon leur saison, celle qui doibt estre reschauffee, celle qui veult estre servie froide, la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veue. Aprez cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations :

> Nec minimo sanè discrimine refert
> Quo gestu lepores et quo gallina secetur; (1)

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mesmes qu'on employe à traicter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

> Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parùm:
> Illud rectè; iterùm sic memento: sedulò
> Moneo quæ possum pro meâ sapientiâ.
> Postremò, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
> Inspicere iubeo, et moneo quid facto usus sit. (2)

(1) Car ce n'est pas une chose indifférente, que la manière dont on s'y prend pour découper un lièvre ou un poulet. Juv. sat. 5, v. 123.

(2) Cela est trop salé, ceci est brûlé; cela n'est pas d'un goût

Si est ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Æmilius observa au festin qu'il leur feit au retour de Macedoine (*a*). Mais ie ne parle point icy des effects, ie parle des mots.

Ie ne sçais s'il en advient aux aultres comme à moy; mais ie ne me puis garder, quand i'oys nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ouvrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur iargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon (*b*) : et, par effect, ie treuve que ce sont les chestifves pieces de la porte de ma cuisine. Oyez dire Metonymie, Metaphore, Allegorie, et aultres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quelque forme de language rare et pellegrin (*c*)? ce sont

---

assez relevé; ceci est fort bien apprêté: souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne les meilleurs avis que je puis, selon mes faibles lumières. Enfin, Demée, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle, comme dans un miroir, et je les avertis de tout ce qu'il est bon de faire. TERENT. *Adelph.* act. 3, sc. 4, v. 62.

(*a*) PLUTARQUE, *Vie de Paulus Æmilius.*

(*b*) Qui voudra connaître les merveilles de ce palais, et Apollidon, qui le fit par art de nécromance, doit prendre la peine de lire le premier chapitre du second livre d'*Amadis de Gaule*, et le chapitre second du quatrième livre.—C.

(*c*) *Fin, poli, délicat*, de l'italien *pellegrino*, qui signifie la même chose.

tiltres qui touchent le babil de vostre chambriere. (*a*)

C'est une piperie voisine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aulcune ressemblance de charge, et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira à mon advis, un iour de reproche à nostre siecle, d'employer indigniement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoy l'ancienneté ayt honnoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aulcun n'a essayé luy envier : et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnee de poinctes ingenieuses à la verité, mais recherchees de loing et fantastiques, et oultre l'eloquence enfin,

---

Nulla di *pellegrino* o di gentile
Gli piacque mai.

Il n'eut jamais de goût pour rien de fin ni de délicat. Tasso, *Gerusal. liberata*, canto IV, stanza 46.—C.

(*a*) C'est-à-dire, *et ce sont là pourtant les superbes dénominations par lesquelles on qualifie des formes de discours que votre chambrière emploie dans son babil.*— A. D.

telle qu'elle puisse estre, ie ne veois pas qu'il y ayt rien au dessus des communs aucteurs de son siecle : tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE LII.

DE LA PARCIMONIE DES ANCIENS.

Sommaire. Attilius Regulus, général de l'armée romaine, ne possédait que sept arpents de terre; le vieux Caton n'avait jamais eu de robe qui lui eût coûté plus de dix écus, et ne se faisait suivre, étant consul, que d'un serviteur. Scipion Emilien, dans une ambassade, n'avait qu'une suite de sept personnes, etc.

Exemples : Attilius Regulus; Caton; Scipion; Homère; Platon; Zénon; Tiberius Gracchus.

Attilius Regulus (*a*), general de l'armee romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publicque (*b*) qu'un valet de labourage,

(*a*) Valère Maxime, l. 4, c. 4, § 6. — C.

(*b*) C'est la traduction des deux mots latins *res publica* dont nous n'avons fait qu'un mot, *république*.

qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en toût sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre un aultre à la conduicte de ses biens, et luy feit restablir ce qui luy avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfants seroient nourris aux despens du publicque. Le vieux Caton, revenant d'Espaigne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie; et, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suitte qu'un officier de la chose publicque qui luy portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir iamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un iour; et de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aulcune qui feust crepie et enduite par dehors. Scipion Æmilianus, aprez deux triumphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement : on tient qu'Homere (*a*) n'en

(*a*) Sénèque, *Consol. ad Helviam*, c. 12. — C.

eut iamais qu'un, Platon trois, Zenon, le chef de la secte stoïcque, pas un. Il ne feut taxé que cinq sols et demy pour iour (*a*) à Tiberius Gracchus, allant en commission pour la chose publicque, estant lors le premier homme des Romains.

CHAPITRE LIII.

D'UN MOT DE CÆSAR.

Sommaire. L'imperfection de l'homme est démontrée par l'inconstance de ses désirs. — A peine possède-t-il un bien qu'il soupire après un autre. Il ne sait point jouir du bonheur présent.

Exemples: Epicure; César.

Si nous nous amusions par fois à nous considerer, et le temps que nous mettons à contrerooller aultruy, et à cognoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions ay-

(*a*) Plutarque, dans la *Vie de Tiberius Gracchus*, c. 4. Mais ici Montaigne abuse de ce passage, qui ne fait rien à son sujet: car Plutarque y déclare fort expressément, qu'on ne donna cette petite somme à Tiberius Gracchus *que pour lui faire despit et honte*, comme parle Amyot. — C.

seement combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et desfaillantes. N'est ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, de ne pouvoir r'asseoir nostre contentement en aulcune chose; et que, par desir mesme et imagination, il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault? De quoy porte bon tesmoignage cette grande dispute, qui a tousiours esté entre les philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores, et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

...Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera; post aliud, cùm contigit illud, avemus,
Et sitis æqua tenet. (1)

Quoy que ce soit qui tumbe en nostre cognoissance et iouïssance, nous sentons qu'il ne nous satisfaict pas, et allons becant aprez les choses advenir et incogneues, d'autant que les presentes ne nous saoulent point; non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez de quoy nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreglée:

(1) Le bien qu'on n'a pas, paraît toujours le bien suprême. En jouit-on? c'est pour soupirer après un autre avec la même ardeur. Lucret. l. 3, v. 1095.

Nam cùm vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Omnia iam fermè mortalibus esse parata;
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere, atque bonâ natorum excellere famâ;
Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis:
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque, illius vitio, corrumpier intùs
Quæ collata foris et commoda quæque venirent. (1)

Nostre appetit est irresolu et incertain; il ne sçait rien tenir ny rien iouïr de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit par le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'aultres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoist point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cæsar, *communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiùsque exterreamur.* (2)

(1) Épicure, considérant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, des honneurs, de la gloire, et des enfants bien nés, ils n'en sont pas moins en proie à mille chagrins intérieurs, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal vient du vase même, qui, impur lui-même, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux. Lucrèt. l. 6, v. 9.

(2) Il se faict, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachees et incognues. *De Bello civil.* l. 2, c. 4. — C'est Montaigne qui traduit ainsi ce passage dans deux éditions de ses Essais. — C.

CHAPITRE LIV.

DES VAINES SUBTILITEZ.

Sommaire. Certaines subtilités, et les talents frivoles, ne méritent nullement d'être encouragés : il est plus facile qu'on ne pense d'exceller en ce genre. — Il est un jeu où l'on s'exerce à considérer comment les extrêmes se touchent; comment, par exemple, la peur et l'extrême courage produisent dans quelques hommes les mêmes résultats; comment la sagesse et l'ignorance parviennent aux mêmes fins; comment les esprits simples sont religieux, de même que les esprits très-éclairés; comment les plus grossiers paysans ont de la probité, aussi bien que les plus grands philosophes; comment enfin la poésie populaire est souvent comparable à la poésie la plus parfaite. — En tout, l'ignorance complète est préférable au demi-savoir. Montaigne ayant fait de vains efforts pour sortir de la médiocrité, pense que ses *Essais* ne plairont ni aux esprits vulgaires, ni aux excellents esprits; mais qu'ils pourront se soutenir *dans la moyenne région.*

Exemples : Certains poètes; Alexandre; les ignorants et les savants; les paysans et les philosophes; les Essais de Montaigne.

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquefois de la recommendation : comme les poëtes

qui font des ouvrages entiers de vers commenceants par une mesme lettre : nous veoyons des œufs, des boules, des aisles, des haches, façonnees anciennement par les Grecs avecques la mesure de leurs vers, en les allongeant ou accourcissant, en maniere qu'ils viennent à representer telle ou telle figure : telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvaient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se veoid dans Plutarque. Ie treuve bonne l'opinion de celuy (*a*) à qui on presenta un homme apprins à iecter de la main un grain de mil avecques telle industrie, que sans faillir, il le passoit tousiours dans le trou d'une aiguille; et luy demanda lon, aprez, quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment, et iustement, à mon advis, qu'on feist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, à fin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage merveilleux de la foiblesse de nostre iugement, qu'il recommende les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encores par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont ioinctes.

Nous venons presentement de nous iouer chez

(*a*) Alexandre.

moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinssent par les deux bouts extremes : comme, Sire ; c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevee personne de nostre estat, qui est le roy ; et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceulx d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames ; les moyennes, Damoiselles ; et Dames encores, celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes, et aux tavernes. Democritus disoit que les dieux, et les bestes, avoient les sentiments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient meame accoustrement les iours de dueil et les iours de feste. Il est certain que la peur extreme, et l'extreme ardeur de courage, troublent egualement le ventre et le laschent. Le saubriquet de Tremblant, du quel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé, apprend que la hardiesse, aussi bien que la peur, engendrent du tremoussement aux membres. Ceulx qui armoient ou luy ou quelque aultre de pareille nature, à qui la peau frissonnoit, essayerent à le rasseurer, appetissants le dangier auquel il s'alloit iecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict-il : si ma chair sçavoit iusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à

plat. » La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement (*a*) aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement et d'une chaleur desreglee. L'extreme froideur, et l'extreme chaleur, cuisent et rostissent : Aristote dict que les cueux (*b*) de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente (*c*). Le desir, et la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessoubs de la volupté. La bestise, et la sagesse, se rencontrent en mesme poinct de sentiment et de resolution, à la souffrance des accidents humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les aultres l'ignorent : ceulx cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidents; les aultres au delà, lesquels, aprez en avoir bien [illegible]oisé et considéré les qualitez, les avoir mesurez et iugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoreux

(*a*) Au lieu de *desgoustement*, nous disons à présent *dégoût*; mais, dans Nicot, on ne trouve que *desgoustement*. — *E.*

(*b*) C'est-à-dire, *des masses de plomb*, telles qu'elles sortent de la première fonte. Je n'ai trouvé ce mot que dans Cotgrave, qui l'écrit *queuse*, et le fait féminin. Ce que Montaigne appelle *cueux*, et Cotgrave *queuse*, se nomme à présent *gueuse*. — C.

(*c*) Ici Montaigne ne rapporte pas exactement la pensée d'Aristote, qui, après avoir dit que l'étain des Celtes se fond plus tôt que le plomb, puisqu'il se fond même dans l'eau, ajoute : « L'étain se fond aussi par le froid, quand il gèle, etc. » *De Mirabil. auscultat.* p. 1154, edit. Paris. tom. — I. C.

courage ; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayants une ame forte et solide contre laquelle les traicts de la fortune, venants à donner, il est force qu'ils reiaillissent et s'esmoussent, trouvants un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression : l'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez ; qui est de ceulx qui apperceoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance, et la decrepitude, se rencontrent en imbecillité de cerveau : l'avarice, et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquerir.

Il se peut dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science : une aultre doctorale, qui vient aprez la science ; ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruict la premiere. Des esprits simples, moins curieux et moins instruicts, il s'en faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obeïssance, croyent simplement, et se maintiennent soubs les loïx. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions ; ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardants à nous qui n'y sommes pas instruicts par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de

bienecroyants; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptures, et sentent le mysterieux et divin secret de nostre police ecclesiastique; pourtant en veoyons nous aulcuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avecques merveilleux fruict et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et iouïr de leur victoire avecques consolation, actions de graces, reformation de mœurs, et grande modestie. Et en ce reng n'entends ie pas loger ces aultres qui, pour se purger du souspeçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx, se rendent extremes, indiscrets et iniustes à la conduicte de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence. Les paisans simples sont honnestes gents: et honnestes gents, les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles : les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu ioindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels ie suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns; ceulx cy troublent le monde. Pourtant, de ma part, ie me recule tant que ie puis dans le premier et naturel siege, d'où ie me suis pour neant essayé de partir. La poësie populaire et

purement naturelle a des naïfvetez et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte, selon l'art; comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ny mesme d'escripture : la poësie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignee, sans honneur et sans prix.

Mais parce que, aprez que le pas a esté ouvert à l'esprit, i'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions prins pour un exercice malaysé et d'un rare subiect, ce qui ne l'est aulcunement, et qu'aprez que nostre invention a esté eschauffee, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, ie n'en adiousteray que cettuy cy : Que si ces Essais estoient dignes qu'on en iugeast, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient gueres aux esprits communs et vulgaires, ny gueres aux singuliers et excellents; ceulx là ny entendroient pas assez; ceulx cy y entendroient trop: ils (a) pourroient vivoter en la moyenne region.

(a) *Les Essais.*

CHAPITRE LV.

DES SENTEURS.

Sommaire. On a dit de quelques grands personnages que les émanations de leur corps avaient une odeur suave, mais il vaut bien mieux ne rien sentir que de sentir bon.—Il est des personnes extrêmement sensibles aux odeurs, et qui pourtant ne sont pas plus sujettes que d'autres aux maladies épidémiques, qui se propagent par l'air.— La médecine pourrait tirer plus de parti des odeurs; elles agissent sur les sens; et de là peut-être l'emploi de l'encens dans les églises. — On se sert aussi, surtout dans l'Orient, des parfums, pour l'apprêt des viandes. — Une des incommodités des grandes villes, c'est la puanteur.

Exemples : Alexandre; les femmes des Scythes; Montaigne; Socrates; le roi de Tunis; Venise et Paris.

Il se dict d'aulcuns, comme d'Alexandre le Grand (*a*), que leur sueur espandoit une odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : de quoy Plutarque et aultres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire; et la meilleure condition qu'ils

(*a*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 1.—C.

ayent, c'est d'estre exempts de senteur : la douceur mesme des haleines plus pures n'a rien de plus parfaict que d'estre sans aulcune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute,

Mulier tùm benè olet, ubi nihil olet, (1)

« la plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien. » Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employees pour couvrir quelque default naturel de ce costé là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens, C'est puïr, que sentir bon.

Rides nos, Coracine, nil olentes :
Malo, quàm benè olere, nil olere. (2)

Et ailleurs,

Posthume, non benè olet, qui benè semper olet. (3)

I'aime pourtant bien fort à estre entretenu de

(1) Plautus, *Mostell.* act. 1, sc. 3, v. 116. Il y a dans Plaute, *Ecastor ! mulier recte olet, ubi nihil olet.* Montaigne a traduit ce vers après l'avoir cité.—C.

(2) Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé ; et moi, j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon. Martial. l. 6, epigr. 55, v. 4.

(3) Celui qui sent toujours bon, Posthumus, sent mauvais. Martial. l. 2, epigr. 12, v. 4.

bonnes senteurs; et hais oultre mesure les mauvaises, que ie tire de plus loing que tout aultre:

Namque sagaciùs unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quàm canis acer ubi lateat sus. (1)

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables. Et touche se soing principalement les dames : en la plus espresse barbarie, les femmes scythes, aprez s'estre lavees, se saulpoudrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante : et pour approcher les hommes, ayants osté ce fard, elles s'en trouvent et polies et parfumees. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien i'ay la peau propre à s'en abruver. Celuy qui se plainct de nature, de quoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort; car elles se portent elles mesmes : mais à moy particulierement, les moustaches que i'ay pleines m'en servent; si i'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un iour : elles accusent le lieu d'où ie viens. Les estroicts baisers de la ieunesse, sa-

(1) Mon odorat distingue les mauvaises odeurs plus subtilement qu'un chien d'excellent nez ne reconnait la hauge du sanglier. Hor. epod. 12, v. 4.

voureux, gloutons et gluants, s'y colloient aultrefois, et s'y tenoient plusieurs heures aprez. Et si pourtant ie me treuve peu subiect aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air, et me suis sauvé de celles de mon temps, de quoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armees. On lit de Socrates (*a*), que, n'estant iamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tormenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva iamais plus mal. Les medecins pourroient, ce crois ie, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font; car i'ay souvent apperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : qui me fait approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux eglises, si ancienne et si espandue en toutes nations et religions, regarde à cela, de nous resiouïr, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Ie vouldrois bien, pour en iuger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes; comme on remarqua singulierement au service du roy de Thunes (*b*), qui

(*a*) Diogène Laerce, l. 2, §. 25. — C.
(*b*) Ou *Tunis*. — E. J.

de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, en telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties (*a*) revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere, et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tressouefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soubdain. Le principal soing que i'aye à me loger, c'est de fuyr l'air puant et poisant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que ie leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'aultre de sa boue.

CHAPITRE LVI.

DES PRIERES.

Sommaire. De toutes les prières, le *Pater noster* est celle dont on devrait faire le plus fréquent usage. Elle est tout ce que doit être une prière.—Il ne faudrait pas avoir toujours à la bouche le nom de Dieu. — On ne devrait implorer Dieu que lorsque l'ame

(*a*) *Sur ses comptes.*

est pure, ou purifiée. — Mais le plus souvent on prie par habitude: on donne une heure à Dieu, le reste à ses vices. Quelques-uns tout en priant Dieu, persistent dans des habitudes condamnables. — Les Psaumes de David ne devraient pas être chantés différemment par tout le monde; c'est les profaner. La Bible devrait encore moins se trouver dans toutes les *mains*, et n'être lue qu'avec respect, et lorsqu'on y a été préparé. Cette lecture n'amende point les méchants. — Point d'entreprise plus difficile qu'une traduction de la Bible; en la mettant en langue vulgaire on doit craindre de livrer les Saintes Ecritures aux railleries de certaines personnes. On ne devrait jamais mêler la théologie aux discussions philosophiques : c'est une science à part. — On demande souvent aux dieux des choses injustes, même criminelles.—Les femmes sont peu propres à traiter des sujets de religion.—Abus qu'on fait de la prière. *Exemples :* les Païens; les Juifs; les Mahométans; Théodose; l'empereur Andronicus; un jeune Prince français; Marguerite de Navarre; les Pythagoriciens; Œdipe.

Ie propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceulx qui publient des questions doubteuses à desbattre aux escholes, non pour establir la verité, mais pour la chercher; et les soubmets au iugement de ceulx à qui il touche de regler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encores mes pensees. Egalement m'en sera acceptable et utile la condamnation, comme l'approbation, tenant pour absurde et

impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment, couché en cette rapsodie contraire aux sainctes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle ie meurs, et en laquelle ie suis nay : et pourtant, me remettant tousiours à l'auctorité de leur censure, qui peult tout sur moy, ie me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos, comme icy.

Ie ne sçais si ie me trompe; mais puisque, par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescripte et dictee mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousiours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons; et, si i'en estois creu, à l'entree et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, ie vouldrois que ce feust le Patenostre que les chrestiens y employassent, sinon seulement, au moins tousiours. L'Eglise peult estendre et diversifier les prieres, selon le besoing de nostre instruction; car ie sçais bien que c'est tousiours mesme substance et mesme chose : maison debvroit donner à celle là ce privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault, et qu'elle est tresproprc à toutes occa-

sions. C'est l'unique priere de quoy ie me sers partout, et la repete au lieu d'en changer : d'où il advient que ie n'en ay (*a*) aussi bien en memoire que celle là.

I'avois presentement en la pensee, d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en touts nos desseings et entreprinses, et l'appeller à toute sorte de besoing, et en quelque lieu que nostre foiblesse veult de l'aide, sans considerer si l'occasion est iuste ou iniuste ; et de escrier son nom et sa puissance, en quelque estat et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur, et peult toutes choses à nous ayder : mais encores qu'il daigne nous honnorer de cette doulce alliance paternelle, il est pourtant autant iuste, comme il est bon et comme il est puissant ; mais il use bien plus souvent de sa iustice, que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses loix (*b*), faict trois sortes d'iniurieuse creance des dieux : « Qu'il n'y en aye point ; Qu'ils ne se meslent pas de nos affaires ; Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices. » La premiere erreur, selon son advis,

(*a*) Sous-entendu : *aucune*.
(*b*) L. 10, au commencement. — C.

ne dura iamais immuable en homme, depuis son enfance iusques à sa vieillesse. Les deux suyvantes peuvent souffrir de la constance.

Sa iustice et sa puissance sont inseparables: pour neant, implorons nous sa force en une mauvaise cause? Il fault avoir l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et deschargee de passions vicieuses; aultrement nous luy presentons nous mesmes les verges de quoy nous chastier: au lieu de rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants, à celuy à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy ie ne loue pas volontiers ceulx que ie veois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation,

Si, nocturnus adulter,
Tempora santonico velas adoperta cucullo. (1)

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie execrable la devotion, semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy et dissolu partout: pourtant refuse

(1) Si vous courez la nuit déguisé, et la tête enveloppée d'un capuchon, pour commettre un adultère. Juv. sat. 8. v. 144.

nostre Eglise tous les iours la faveur de son entree et societé aux mœurs obstinees à quelque insigne malice. Nous prions par usage et par coustume, ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononceons nos prieres; ce n'est enfin que mine : et me desplaist de veoir faire trois signes de croix au Benedicite, autant aux Graces (et plus m'en desplaist il de ce que c'est un signe que i'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand ie baaille); et ce pendant toutes les aultres heures du iour les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'iniustice : aux vices leur heure; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de veoir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration aux confins mesmes et passage de l'une à l'aultre. Quelle prodigieuse conscience se peult donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une societé si accordante et si paisible, le crime et le iuge?

Un homme, de qui la paillardise sans cesse regente la teste, et qui la iuge tresodieuse à la vue divine, que dict il à Dieu quand il luy en parle? Il se ramene; mais soubdain il recheoit. Si l'obiect de la divine iustice et sa presence frappoient, comme il dict, et chastioient son ame; pour courte qu'en feust la penitence, la crainte

mesme y reiecteroit si souvent sa pensee, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habituez et acharnez en luy. Mais, quoy (*a*)! ceulx qui couchent une vie entiere sur le fruict et emolument du peché qu'ils sçavent mortel? combien avons nous de mestiers et vacations receues, de quoy l'essence est vicieuse? et celuy qui, se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, faict profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment pastissoit il ce discours en son courage? de quel language entretiennent ils sur ce subiet la iustice divine? Leur repentance, consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer: sont ils si hardis de demander pardon, sans satisfaction et sans repentance? Ie tiens que de ces premiers, il en va comme de ceulx cy; mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrarieté et volubilité d'opinion si soubdaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle: ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

(*a*) *Mais que dire de ceux qui fondent leur vie entière sur le fruit*, etc?

Que l'imagination me sembloit fantastique de ceulx qui, ces annees passees, avoient en usage de reprocher à chascun, en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'estoit à feincte : et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee à leur pied! Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire! et plus fascheuse encores, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere ie ne sçais quelle disparité de fortune presente, aux esperances et menaces de la vie eternelle! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma ieunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvent cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue (*a*), temeraire et indiscret, des sainctes et divines chansons que le sainct Esprit a dicté à David. Il ne fault mesler Dieu en nos actions, qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos aureilles; c'est de la conscience qu'elle

(*a*) *Mêlé, confus, profane.* — E. J.

doibt estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garson de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le sainct livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il fault manier un estude si serieux et venerable; ce doibt estre un action destinee (*a*) et rassise, à laquelle on doibt tousiours adiouster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance, qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees, que Dieu y appelle : les meschants, les ignorants, s'y empirent; ce n'est pas une histoire à conter; c'est une histoire à reverer, craindre, et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue palpable au peuple, pour l'avoir mise en language populaire! Ne tient il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils treuvent par escript? Diray ie plus? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent : l'ignorance pure, et re-

(*a*) *Méditée d'avance, faite à dessein.*—E. J.

mise tout en aultruy, estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de presumption et de temerité. Ie crois aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de dangier que d'utilité.

Les Iuifs, les Mahometans, et quasi touts aultres, ont espousé et reverent le language auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus; et en est deffendue l'alteration et changement, non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretaigne, il y ayt des iuges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? l'Eglise universelle n'a point de iugement plus ardu (*a*) à faire et plus solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et (*b*) d'une parcelle; ainsi (*c*) ce n'est pas de mesme. L'un de nos historiens grecs accuse justement son siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chascun en pouvoit desbattre et dire selon son sens; et que ce nous debvoit estre grande

(*a*) *Plus difficile.* — E. J.

(*b*) *Et par parcelles.* — E. J.

(*c*) *Ainsi, ce n'est pas une chose à comparer avec une traduction complète des Saintes Ecritures.* — E. J.

honte, nous qui, par la grace de Dieu, iouïssons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes : dict (*a*) aussi que les factions des princes, sur le subiet de la theologie, sont armees, non de zele, mais de cholere : que le zele tient de la divine raison et iustice, se conduisant ordonneement et modereement; mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'yvroye et des orties, quand il est conduict d'une passion humaine. Et iustement aussi, cet aultre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit fuyr toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus, ayant rencontré en son palais des principaux hommes aux prinses de parole contre Lapodius, sur un de nos poincts de grande importance, les tansa, iusques à menacer de les iecter en la riviere s'ils continuoient. Les

(*a*) *Le méme historien dit aussi*, etc.—E. J.

enfants et les femmes, en nos iours, regentent les hommes vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques : là où la premiere de celles de Platon (*a*) leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doibvent tenir lieu d'ordonnances divines ; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eulx, et avecques le magistrat, il adiouste, « pourveu que ce ne soit en presence des ieunes, et personnes profanes. »

Un evesque (*b*) a laissé par escript, qu'en l'aultre bout du monde il y a une isle, que les anciens nommoient Dioscoride, commode en fertilité de toutes sortes d'arbres, fruicts, et salubrité d'air; de laquelle le peuple est chrestien, ayant des eglises et des autels qui ne sont parez

(*a*) *Traité des Lois*, l. 1. — C

(*b*) *Osorius*, évêque de Sylves en Algarves, auteur du livre intitulé, *de Rebus gestis Emanuelis Regis Lusitaniæ*. Mais c'est du sieur Goulart, son traducteur, et non d'Osorius même, que Montaigne a extrait ce qu'il nous dit ici des habitants de l'île *Dioscoride* : ce qui est si vrai, qu'on n'en trouve rien du tout dans la première des *Essais*, publiée en 1580, parce que la traduction de Goulart ne parut qu'en 1581. Lorsque Montaigne dit que les habitants de l'île de Dioscoride sont si chastes, *que nul d'eulx ne peut cognoistre qu'une femme en sa vie*, il a mal pris le sens de Goulart, qui, conformément au latin d'Osorius, *unam tantum uxorem ducunt*, a dit, *ils n'épousent qu'une femme* : ce qui ne signifie pas qu'ils n'en épousent qu'une en toute leur vie, mais qu'ils n'en épousent qu'une à la fois, le christianisme dont ils font profession leur défendant la polygamie. Le nom moderne de cette île est *Zocotora*.—C.

que de croix sans aultres images, grand observateur de ieusnes et de festes, exact payeur de dismes aux presbtres, et si chaste, que nul d'eulx ne peut cognoistre qu'une femme en sa vie; au demourant, si content de sa fortune, qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple, que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les païens si devots idolastres, ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides (*a*), portoit ainsin,

> O Jupiter! car de toy rien sinon
> Je ne cognois seulement que le nom.

I'ay veu aussy de mon temps faire plaincte d'aulcuns escripts, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison, Que la doctrine divine tient mieulx son reng à part, comme royne et dominatrice; Qu'elle doibt estre principale partout, point suffragante et subsidiaire; et Qu'à l'adventure se prendroient les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortable-

(*a*) Plutarque, traité *de l'Amour*, c. 12.—C.

ment d'ailleurs, que d'une si saincte matiere; comme aussi les arguments des theatres, ieux et spectacles publicques; Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveremment seules, et en leur style, qu'appariees aux discours humains; Qu'il se veoid plus souvent cette faulte, que les theologiens escrivent trop humainement, que cette aultre, que les humanistes escrivent trop peu theologalement; la philosophie, dict sainct Chrysostome, est pieça (*a*) bannie de l'eschole saincte comme servante inutile, et estimee indigne de veoir, seulement en passant de l'entree, le sacraire des saincts thresors de la doctrine celeste : Que le dire humain a ses formes plus basses, et ne se doibt servir de la dignité, maiesté, regence, du parler divin. Ie luy laisse pour moy, dire *verbis indisciplinatis* (1) Fortune, Destinee, Accident, Heur, et Malheur, et les Dieux, et aultres phrases, selon sa mode. Ie propose les fantasies humaines, et miennes, simplement comme humaines fantasies, et separeement consideree; non comme arrestees et reglees par l'ordonnance celeste, incapables de doubte et d'altercation; matiere d'opinion, non matiere de

(*a*) *Depuis long-temps.* — E. J.

(1) En termes vulgaires et non consacres. S. Augustin, de Civ. Dei, l. 10, c. 29.

foy; ce que ie discours selon moy, non ce que ie crois selon Dieu; d'une façon laïque, non clericale, mais tousiours tresreligieuse; comme les enfants proposent leurs essais, instruisables (*a*), non instruisants. Et l'on pourroit dire aussi, avec apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre, que bien reserveement, d'escrire de la religion à touts autres qu'à ceulx qui en font profession expresse, n'auroit pas faulte de quelque image d'utilité et de iustice; et que moy avecques, peutestre m'en deurois taire. On m'a dict que ceulx mesmes qui ne sont pas des nostres deffendent pourtant entre eulx l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interiection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison : en quoy ie treuve qu'ils ont raison; et en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il fault que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble, en Xenophon, un tel discours où il montre que nous debvons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aysé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reglee, reformee et devo-

(*a*) *Pour être instruits, non pour instruire.* — C

tieuse, où il fault qu'elle soit pour ce faire : autrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceulx qui nous ont offensez : » que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune? Toutesfois nous invoquons Dieu et son ayde au complot de nos faultes, et le convions à l'iniustice :

Quæ nisi seductis nequeas committere divis : (1)

l'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors; l'ambitieux, pour ses victoires et conduicte de sa fortune; le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprinses, ou le remercie de l'aysance qu'il a trouvé à desgosiller (a) un passant; au pied de la maison qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure et d'avarice.

Hoc ipsum quo tu Iovis aurem impellere tentas,
Dic agedum, Staïo: Proh Iuppiter! ô bone, clamet,

(1) En demandant des choses qu'on ne peut dire aux dieux, qu'en les prenant à part. Pers. sat. 2, v. 4.

(a) *Egorger.* — C.

Iuppiter! at sese non clamet Iuppiter ipse? (1)

La royne de Navarre Marguerite (*a*) recite d'un ieune prince, et, encores qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'ayant une assignation amoureuse pour coucher avecques la femme d'un advocat de Paris, et son chemin s'addonnant au travers d'une eglise (*b*), il ne passoit iamais en ce lieu sainct, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne feist ses prieres et oraisons. Ie vous laisse à iuger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela (*c*) pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traicter les matieres de la theologie. Une vraye priere, et une religieuse

(1) Dis à Staïus ce que tu voudrais obtenir de Jupiter : « Grand Jupiter ! s'écriera Staïus, peut-on vous faire de telles demandes ! » et tu crois que Jupiter lui-même n'en dira pas autant que Staïus? Pers. sat. 2, v. 21.

(*a*) Sœur unique de François 1er, et femme de Henri d'Albret, roi de Navarre. — C.

(*b*) Et ne failloit iamais (dit la reine de Navarre) combien qu'à l'aller il ne s'arrestast point, de demeurer, au retour, long-temps en oraison en l'eglise. *Journée*, 3, *Nouvelle* 25. — C.

(*c*) Et neantmoins qu'il menast la vie que ie vous di (ajoute la reine), si estoit il prince craignant et aimant Dieu. *Journée* 3, *Nouvelle* 25, p. 272, édit. de 1515. — C.

reconciliation de nous à Dieu, elle ne peult tumber en une ame impure, et soubmise, lors mesme, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il faict comme le coupeur de bourse qui appelleroit la iustice à son ayde, ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro
Concipimus. (1)

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu :

Haud cuivis promptum est, murmurque humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto : (2)

voylà pourquoy les pythagoriens vouloient qu'elles feussent publicques et ouïes d'un chascun; à fin qu'on ne le requist de chose indecente et iniuste, comme celuy là,

Clarè cùm dixit, Apollo;
Labra movet, metuens audiri : « Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da iustum sanctumque videri;

(1) Nous murmurons, à voix basse, des prières criminelles. Lucan. l. 5, v. 104.

(2) Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse, et qui puissent prononcer tout haut les vœux qu'ils adressent aux dieux. Pers. sat. 2, v. 6.

Noctem peccatis, et fraudibus obiice nubem. » (1)

Les dieux punirent griefvement les iniques vœux d'Œdipus, en les luy octroyant : il avoit prié que ses enfants vuidassent entre eulx, par armes, la succession de son estat : il feut si miserable, de se veoir prins au mot. Il ne fault pas demander que toutes choses suyvent nostre volonté, mais qu'elle suyve la prudence.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres comme d'un iargon, et comme ceulx qui employent les paroles sainctes et divines à des sorcelleries et effects magiciens; et que nous facions nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suitte des mots, ou de nostre contenance, que despende leur effect: car ayants l'ame pleine de concupiscence, non touchee de repentance ny d'aulcune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos faultes. Il n'est rien si aysé, si doulx et si favorable, que la loy divine; elle nous appelle à soy,

(1) Qui, après avoir invoqué Apollon à haute voix, ajoute aussitôt tout bas, en ne remuant que les lèvres : « Belle Laverne, donne-moi les moyens de tromper, et de passer pour un homme de bien; couvre d'un nuage épais, d'une nuit obscure, mes secrètes friponneries. » Hor. epist. 16, l. 1, v. 59.

ainsi faultiers et detestables comme nous sommes; elle nous tend les bras, et nous receoit en son giron, pour vilains, ords (*a*) et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recompense, la fault il regarder de bon œil; encores fault il recevoir ce pardon avecques action de graces; et au moins, pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses faultes, et ennemie des passions qui nous ont poulsé à l'offenser. Ny les dieux, ny les gents de bien, dict Platon (*b*), n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosâ blandior hostiâ
Mollivit aversos Penates
Farre pio et saliente micâ. (1)

(*a*) *Sales, ordurers.*—E. J.

(*b*) *Traité des Lois*, l. 4.—C.

(1) Que des mains innocentes touchent l'autel; elles apaisent aussi sûrement les dieux pénates avec un gâteau de fleur de farine et quelques grains de sel, qu'en immolant des victimes de grand prix. Hor. od. 23, l. 3, v. 17.

CHAPITRE LVII.

DE L'AAGE.

Sommaire. Que veut-on dire par *le cours naturel de la vie de l'homme?* Mille accidents peuvent interrompre ce cours. Mourir de vieillesse, n'est pas mourir d'un genre de mort plus *naturel* que tout autre; c'est d'ailleurs la mort la plus rare de toutes. On doit regarder comme une faveur d'échapper, pendant quelque temps, aux dangers nombreux qui nous entourent; et il ne faut jamais compter sur le temps qui reste à vivre. — C'est un vice des lois d'avoir retardé jusqu'à vingt-cinq ans, l'âge où il est permis de conduire par soi-même ses affaires. Dès l'âge de vingt ans, nous avons donné le plus souvent des preuves suffisantes de capacité; et l'on peut dès lors annoncer tout ce que nous serons. On cite un bien plus grand nombre d'hommes qui se sont distingués par de belles actions avant leur trentième année, que l'on n'en cite qui se soient rendus célèbres après cet âge. — Dans la vieillesse, notre esprit s'affaiblit avec notre corps; et cette vieillesse arrive promptement: il ne faut donc donner que le temps strictement nécessaire à *l'apprentissage de la vie*, c'est-à-dire, à l'éducation. *Exemples:* Caton; Auguste; Annibal; Scipion.

Je ne puis recevoir la façon de quoy nous establissons la duree de nostre vie. Ie veois que les

sages l'accourcissent bien fort, au prix de la commune opinion : « Comment, dict le ieune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tuer, suis ie à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie? » si n'avoit il que quarante et huict ans (*a*). Il estimoit cet aage là bien meur et bien advancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que ie ne sçais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques annees au delà ; ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents, ausquels chascun de nous est en bute par une naturelle subiection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre duree? veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule, naturelle; comme si c'estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie, et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à touts ces inconvenients. Ne nous flattons pas de ces

(*a*) Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*, l. 20.—C.

beaux mots : on doibt à l'adventure appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les aultres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloingnee de nous, d'autant elle est moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassee : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer iusques là; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a iecté entre deux et cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là, c'est signe que nous sommes bien avant; et puisque nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne debvons esperer d'aller gueres oultre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous veoyons tresbucher le monde, nous debvons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doibt gueres durer.

C'est un vice des loix mesmes, d'avoir cette faulse imagination; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ayt vingt et cinq ans : et à peine conservera il iusques lors le maniement de sa vie. Auguste retrencha (*a*) cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et declara qu'il suffisoit à ceulx qui prenoient charge de iudicature d'avoir trente ans. Servius Tullius (*b*) dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans, des courvees de la guerre : Auguste les remeit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au seiour, avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Ie serois d'advis qu'on estendit nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publicque: mais ie treuve la faulte en l'aultre costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. Cettuy cy (*c*) avoit esté iuge universel du monde à dix neuf ans; et veult que, pour iuger de la place d'une gouttiere, on en ayt trente.

Quant à moy, i'estime que nos ames sont desnouees, à vingt ans, ce qu'elles doibvent estre, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront: iamais ame, qui n'ayt donné, en cet aage là,

(*a*) Suétone, *Vie d'Auguste*, §. 12.—C.
(*b*) Aulu Gelle, l. 10, c. 28.—C.
(*c*) *Auguste.*—C.

arrhe bien evidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou iamais, ce qu'elles ont de vigoreux et de beau :

> Si l'espine nou picque quand nai,
> A pene que picque iamai, (1)

disent ils, en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis ie pas dire en toute seureté de celles de Hannibal, et de Scipion son grand adversaire? la belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis, au prix de touts aultres, mais nullement au prix d'eulx mèmes. Quant à moy, ie tiens pour certain que, depuis cet aage, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé que advancé. Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps, la science et l'experience croissent avec-

(1) Si l'épine ne pique point en naissant, à peine piquera-t-elle jamais.

ques la vie; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et aultres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'allanguissent.

Ubi iam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque. (1)

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse; parfois aussi c'est l'ame : et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach et les iambes; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure montre, d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup, ie me plains des loix, non pas de quoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais de quoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposee, on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysifveté, et à l'apprentissage.

(1) Quand l'effort puissant des années a courbé le corps, et usé les ressorts d'une machine épuisée, le jugement chancelle, l'esprit s'obscurcit, la langue bégaie. Lucrèt. l. 3, v. 452.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'INCONSTANCE DE NOS ACTIONS.

Sommaire. On trouve dans l'homme tant de contradictions, qu'on chercherait en vain à les expliquer. — Rien de plus ordinaire que l'inconstance : à peine l'antiquité nous offre quelques hommes toujours fermes dans leurs desseins. Cependant le caractère de la vraie sagesse est la constance dans les choses bonnes et justes. — Mais c'est l'occasion qui presque toujours détermine les hommes. Il faut donc juger de leurs actions par les circonstances; et non seulement les accidents, mais la situation dans laquelle ils se trouvent, sont pour eux des causes déterminantes. — C'est en bien s'observant, que l'on peut découvrir combien l'homme est variable : on est tantôt humble, tantôt orgueilleux; un jour chaste, puis débauché, avare et prodigue, etc. Pour être véritablement vertueux, il faudrait l'être dans toutes les occasions : autrement, c'est à l'action, et non à l'homme que l'on doit des éloges. Peu d'hommes ont de belles qualités sans quelques taches. La plupart semblent vivre

au hasard ; ils ne tendent point constamment vers le même but. C'est une manière trompeuse de les juger, que de ne considérer d'eux que des actions isolées, dont l'ambition, ou l'amour, ou toute autre passion, a pu les rendre capables : il faudrait, pour les bien connaître, pénétrer profondément dans leur ame, et les examiner long-temps.

Exemples : Marius; Boniface VIII; Néron; Auguste; les Agrigentins; le jeune Caton; un soldat d'Antigone ; un soldat de Lucullus ; Chassan, chef des Janissaires; Montaigne; les Grecs, les Cimbres, et les Celtibériens; Alexandre; Sophocle; les habitants de Paros et de Milet.

Ceulx qui s'exercent à contrerooller les actions humaines, ne se treuvent en aulcune partie si empeschez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre ; car elles se contredisent communeement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soyent parties de mesme boutique. Le ieune Marius (*a*) se treuve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus : le pape Boniface huictiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien : et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui, comme on luy presenta à signer, suyvant le style, la sentence d'un criminel condamné, eust

(*a*) Plutarque, *Vie de C. Marius*, à la fin.—C.

respondu, « Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire (1)! » tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun ne peult tant fournir à soy mesme, que ie treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces; veu que l'irresolution me semble plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

Malum consilium est, quod mutari non potest. (2)

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais, veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons aucteurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel; et, suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage; et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé; car il se treuve en cet homme une varieté d'actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie,

(1) Vellem nescire litteras! Senec. *de Clementiâ*, l. 2, c. 1.

(2) C'est un mauvais dessein, que celui qu'on ne peut changer. *Ex Publii Mimis*, apud A. Gell. l. 17, c. 14.

qu'il s'est faict lascher entier, et indecis, aux plus hardis iuges. Ie crois, des hommes, plus malayseement la constance, que toute aultre chose, et rien plus ayseement que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'antiquité, il est malaysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien (*a*), et pour embrasser, en une, toutes les regles de nostre vie, « C'est vouloir, et ne vouloir pas, tousiours mesme chose : ie ne daignerois, dict il, adiouster, pourveu que la volonté soit iuste ; car, si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours une. » De vray, i'ay aultrefois apprins que le vice n'est que desreglement et faulte de mesure ; et par consequent, il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes (*b*), dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation ; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle ; mais nul n'y a pensé :

(*a*) Sénèque, epist. 20.—C.
(*b*) *Orat. Funebr.*

Quod petiit, spernit; repetit quod nuper omisit;
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto. (1)

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons; et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que branle et inconstance;

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum. (2)

Nous n'allons pas; on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doulcement, ores avecques violence, selon que l'eau est irritee ou bonasse;

Nonne videmus
Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper;
Commutare locum, quasi onus deponere possit? (3)

(1) Il quitte ce qu'il voulait avoir; il retourne à ce qu'il a quitté; toujours flottant, il se contredit sans cesse lui-même. Hor. epist. 1, l. 1, v. 98.

(2) Nous nous laissons conduire, comme l'automate suit la corde qui le dirige Hor. sat. 7, l. 2, v. 82.

(3) Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours, sans

chasque iour, nouvelle fantasie; et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps:

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctifero lustravit lumine terras. (1)

Nous flottons (*a*) entre divers advis; nous ne voulons rien librement, rien absoluement, rien constamment. A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire un equalité de mœurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux aultres: (Empedocles (*b*) remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient landemein (*c*) à mourir, et bastissoient comme si iamais ils ne debvoient mourir.) Le discours en seroit bien aysé à faire: comme il se veoid du

---

savoir ce qu'il désire, et qu'il change sans cesse de place; comme si, par ce mouvement continuel, il pouvait se délivrer du fardeau qui l'accable? Lucret. l. 3, v. 1070.

(1) Les humeurs des hommes changent, selon que Jupiter donne à la terre un jour serein ou nébuleux. Cic. *Fragm. poëmatum*.

(*a*) Sénèque, epist. 59.

(*b*) Diogène Laerce, *Vie d'Empédocle*, l. 8, segm. 83. Élien donne ce mot à Platon, *Var. Hist.* l. 12, c. 29.—C.

(*c*) C'est ainsi que ce mot est écrit dans l'exemplaire corrigé par Montaigne. Il y a apparence que de son temps, et en Gascogne, on disait et on écrivait indifféremment *lendemain*, *landemein*, ou *l'endemain*, au lieu de *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui.—N.

ieune Caton; qui en a touché une marche (*a*), a tout touché; c'est une harmonie de sons tres-accordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au contraire, autant d'actions, autant fault il de iugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence. Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où i'estois, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et, pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschee : toutesfois, aprez s'y estre bien fort blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, solicitations et presents, mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincte : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or, i'ay sceu, à la verité, qu'avant et depuis, elle avoit esté garse de non si difficile

(*a*) C'est-à-dire, *celui qui a posé le doigt sur une des touches du clavier, les a fait résonner toutes.* On donnait autrefois le nom de *marches* aux touches du clavier des orgues.

composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse ; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure. » Antigonus, ayant prins en affection un de ses soldats, pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtemps; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encouardy. « Vous mesme (*a*), Sire, luy respondict il, m'ayant deschargé des maulx pour lesquels ie ne tenois compte de ma vie. » Le soldat de Lucullus, ayant esté devalisé par les ennemis, feit sur eulx, pour se revencher, une belle entreprinse : quand il se feut remplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remontrances de quoy il se pouvoit adviser;

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem :(1)

« Employez y, respondict il, quelque miserable soldat desvalisé; »

(*a*) Plutarque, *Vie de Pelopidas*, c. 1.—C.

(1) En termes capables d'inspirer du courage au plus timide. Hor. epist. 2, l. 2, v. 36.

Quantumvis rusticus, ibit,
Ibit eò, quò vis, qui zonam perdidit, inquit; (1)

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet, ayant oultrageusement rudoyé Chasan, chef de ses ianissaires, de ce qu'il veoyoit sa troupe enfoncee par les Hongres, et luy se porter laschement au combat; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il feut soubdain englouti : ce n'est, à l'adventure, pas tant iustification que radvisement; ny tant prouesse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain; ou la cholere, ou la necessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermy; ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre, par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, a faict que aulcuns songent que nous ayons deux ames,

(1) Tout grossier qu'il était, il répondit : « Ira là, qui aura perdu sa bourse. » Hor. epist. 2, l. 2, v. 39.

d'aultres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple.

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en oultre ie me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Ie donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon le costé où ie la couche. Si ie parle diversement de moy, c'est que ie me regarde diversement: toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon; honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonnaire; menteur, veritable; sçavant, ignorant; et liberal, et avare, et prodigue: tout cela ie le veois en moy aulcunement, selon que ie me vire; et quiconque s'estudie bien attentifvement, treuve en soy, voire et en son iugement mesme, cette volubilité et discordance. Ie n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot: *Distinguo*, est le plus universel membre de ma logique. Encores que ie sois tousiours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter

plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent, par le vice mesme, poulsez à bien faire; si le bien faire ne se iugeoit par la seule intention : par quoy un faict courageux ne doibt pas conclure un homme vaillant; celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousiours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à touts accidents; tel seul, qu'en compaignie; tel en camp clos, qu'en une battaille; car, quoy qu'on die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleceure au camp; et ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault: nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la breche, d'une brave asseurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils : quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté; quand, estant mol contre les razoirs des barbiers, il se treuve roide contre les espees des adversaires : l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dict Cicero (*a*), ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent con-

(*a*) *Tusc. quæst.* l. 2, c. 27.—C.

stants aux maladies : les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours : *Nihil enim potest esse æquabile, quod non à certâ ratione profiscîscatur* (1). Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre; mais elle n'est qu'en espece, ny n'est assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches : qui faict que nous le veoyons se troubler si esperduement aux plus legiers souspeçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrette iniustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort atteinct, porte quelque image de pusillanimité : et l'excez de la penitence qu'il feit du meurtre de Clytus, est aussi tesmoignage de l'inequalité de son courage. Nostre faict (*a*), ce ne sont que pieces rapportees, et voulons acquerir un honneur à faulses enseignes. La vertu ne veult estre suyvie que pour elle mesme; et si on emprunte parfois son masque pour aultre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture, quand l'ame en est une

(1) Pour avoir une conduite uniforme, il faut partir d'un principe invariable. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 26.

(*a*) *Nos actions ne sont que*, etc.—E. J.

fois abbruvee; et qui ne s'en va, qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour iuger d'un homme, il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *cui vivendi via considerata atque provisa est* (1), si la varieté des occurrences luy faict changer de pas (ie dis de voye, car le pas s'en peult ou haster ou appesantir), laissez le courre; celuy là s'en va Avau le vent (*a*), comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, dict un ancien (*b*), que le hazard puisse tant sur nous, puisque nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres : il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs,

(1) De sorte qu'il suive, sans jamais s'écarter, la route qu'il s'est choisie. Cic. paradox. 5, c. 1.

(*a*) Régulièrement, ces mots devraient être écrits ainsi, *à vau le vent*, aussi-bien que dans cette expression, *à vau de route*, dont on se sert encore pour signifier une déroute entière, comme si l'ennemi, qui est mis en fuite, était poussé du haut d'une montagne vers le bas; ce qui précipiterait sa fuite, et le jetterait dans la dernière confusion. *A vau le vent*, c'est selon le cours du vent, lequel, soufflant sur l'eau, lui donne un cours déterminé, assez semblable à celui d'un torrent, ou d'une rivière qui coule en bas. *A vau*, *à val*, en bas, comme qui dirait du haut d'une montagne vers la vallée, *à monte ad vallem*.—C.

(*b*) Sénèque, epist. 71 et 72.—C.

à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aulcun ne faict certain desseing de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doibt premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne faict, pour celuy qui n'a point de port destiné. Ie ne suis pas d'advis de ce iugement qu'on feit pour Sophocles (*a*), de l'avoir argumenté (*b*) suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour aveoir veu l'une de ses tragedies; ny ne treuve la coniecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent: visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons champestres mieulx gouvernees; et, ayants enregistré le nom des maistres d'icelles (*c*), comme ils eurent faict l'assemblee des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats; iugeants que, soigneux de leurs affaires privees, ils le seroient des publicques. Nous sommes touts de lopins (*d*), et d'une contexture si informe et diverse, que chasque

(*a*) Cic *de Senectute*, c. 7.—C.
(*b*) *De l'avoir cru capable du*, etc.—E. J.
(*c*) Hérodote, l. 5.—C.
(*d*) *De pièces ou de morceaux*.—E. J.

piece, chasque moment, faict son ieu; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy: *Magnam rem puta, unum hominem agere* (1). Puisque l'ambition peult apprendre aux hommes et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la iustice; puisque l'avarice peult planter au courage d'un garson de boutique, nourri à l'umbre et à l'oysifveté, l'asseurence de se iecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la ieunesse encore soubs la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres:

Hâc duce, custodes furtim transgressa iacentes,
Ad iuvenem tenebris sola puella venit: (2)

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous iuger simplement par nos actions de dehors, il fault sonder iusqu'au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le branle. Mais d'autant que

(1) Soyez persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. Senec. epist. 120.

(2) Sous la conduite de Vénus, la jeune fille passe tremblante au travers de ses surveillants endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. Tibull. l. 2, eleg. 1, v. 75.

c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, ie vouldrois que moins de gents s'en meslassent.

CHAPITRE II.

DE L'YVROGNERIE.

Sommaire. Toutes les fautes ne sont pas également graves : il y a des degrés dans les vices. — L'ivrognerie est un vice grossier : il ne demande pas, comme quelques autres, de l'adresse, du talent, du courage. Dans l'ivresse, le sage même n'est plus maître de ses secrets : on a vu pourtant quelques hommes qui, même en perdant la raison, conservaient du courage et le sentiment de leurs devoirs; mais d'autres ont souvent éprouvé, dans cet état, les plus grands outrages, sans même en rien sentir. — Les anciens ont peu blâmé le vice de l'ivrognerie. C'est, en effet, celui qui porte le moins de dommage à la société. Boire est presque le seul plaisir qui reste à la vieillesse. Mais il ne faut pas être trop délicat sur le choix des vins, sans quoi l'on risque de transformer en peine une jouissance. Il ne faut pas non plus ne boire qu'à ses repas : les anciens passaient à boire les nuits et quelquefois les jours; et, en général, il serait à désirer, pour que notre vie s'écoulât plus agréablement, que les repas de chaque jour fussent plus nombreux. — Digression sur le peu de chasteté des femmes. — Le vin, qui est presque un besoin pour les vieil-

lards, doit être défendu aux enfants, et seulement permis aux hommes faits : encore doit-on le leur interdire lorsqu'ils sont à la guerre, ou lorsqu'ils exercent des fonctions de magistrature. — Bien que de boire soit une jouissance pour les vieillards, rien ne leur est moins salutaire. Le vin peut-il triompher de la sagesse ? Pour répondre, il ne faut qu'examiner la faiblesse humaine. Le moindre choc ébranle notre fermeté. Des braves frémissent à la vue d'un précipice, gémissent lorsqu'ils sont atteints par quelque maladie : aussi les poètes même font pleurer leurs héros. Il est vrai que plusieurs sectes, les Stoïciens, les Épicuriens même, offrent des exemples d'une rare impassibilité ; et l'on a vu des chrétiens, martyrs, défier leurs bourreaux. Ce ne sont là que des boutades de courage, les effets d'un enthousiasme frénétique. L'ame qui s'élève ainsi au-dessus de son état ordinaire, peut oublier les règles communes de la prudence et de la raison.

Exemples : Josephe et un ambassadeur ; Auguste et Lucius Piso ; Tiberius et Cossus ; Cassius ; Cimber ; les Allemands ; Attale et Pausanias ; une villageoise des environs de Bordeaux ; — Socrates ; Caton ; Cyrus ; — le père de Montaigne ; — Anacharsis ; Platon ; les Carthaginois ; — Stilpon ; Arcésilas ; Lucrèce ; Virgile ; Plutarque ; — Métrodore ; Anaxarque ; les martyrs ; Antisthènes ; Sextius ; Épicure.

Le monde n'est que variété et dissemblance : les vices sont touts pareils, en ce qu'ils sont touts vices ; et, de cette façon, l'entendent à l'adventure les stoïciens : mais encores qu'ils

soyent egualement vices, ils ne sont pas vices eguaux; et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

Quos ultrà, citràque nequit consistere rectum, (1)

ne soit de pire condition que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre iardin,

Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet, idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divûm sacra legerit.... (2)

Il y a autant en cela de diversité, qu'en aulcune aultre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez, est dangereuse : les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest (*a*); ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel aultre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chascun poise sur le peché de son compaignon, et esleve (*b*) le sien.

---

(1) Dont on ne peut s'écarter en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. Hor. sat. 1, l. 1, v. 107.

(2) On ne prouvera jamais, par de bonnes raisons, que voler des choux dans un jardin, soit un aussi grand crime que de piller un temple. Hor. sat. 3, l. 1, v. 115.

(*a*) *A gagner.*—E. J.

(*b*) *Diminue, extenue.* C'est ce que signifie le mot latin *elevat*, que Montaigne a rendu français sans trop examiner si, avant lui, le mot *élever* avait été employé dans ce sens-là. C'est une licence qu'il prend assez souvent.—C.

Les instructeurs mesmes les rengent souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit, que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maulx; nous aultres, chez qui le meilleur est tousiours en vice, debvons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Or l'yvrongnerie, entre les aultres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs; et il y a des vices qui ont ie ne sçais quoy de genereux, s'il le fault ainsi dire; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cettuy cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement; cettuy cy le renverse, et estonne le corps,

Cùm vini vis penetravit....
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi; clamor, singultus, iurgia, gliscunt. (1)

(1) Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants; sa marche est incertaine, ses pas chancelants; sa langue s'embarrasse, son ame semble noyée; il pousse d'impurs hoquets, il bégaie des injures. Lucret. l. 3, v. 475.

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust, bouillant dans un vaisseau, poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceulx qui en ont prins oultre mesure.

Tu sapientium
Curas et arcanum iocoso
Consilium retegis Lyæo. (1)

Iosephe recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant faict boire d'autant. Toutesfois Auguste (*a*), s'estant fié à Lucius Piso, qui conquit la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva iamais mescompté; ny Tyberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de touts ses conseils; quoyque nous les sçachions avoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'aultre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo : (2)

(1) Dans tes joyeux transports, ô Bacchus ! le sage se laisse arracher son secret. Hor. od. 21, l. 3, v. 14.

(*a*) Sénèque, epist. 83.—C.

(2) Les veines encore enflées du vin qu'il avait bu la veille. Virg. eglog. 6, v. 15.

et commeit on, aussi fidellement qu'à Cassius, buveur d'eau, à Cimber (*a*) le desseing de tuer Cæsar, quoyqu'il s'enyvrast souvent : d'où il respondit plaisamment : « Que ie portasse un tyran ! moy, qui ne puis porter le vin ! » Nous veoyons nos Allemands, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier (*b*), du mot, et de leur reng :

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus. (1)

Ie n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estoufee et ensepvelie, si ie n'eusse leu cecy dans les histoires : qu'Attalus (*c*), ayant convié à souper, pour luy faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce mesme subiet, tua depuis Philippus, roy de Macedoine, roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compaignie d'Epaminondas, il le feit tant boire, qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abiects serviteurs de sa maison : et

(*a*) Sénèque, epist. 83.—C.

(*b*) *De leur quartier militaire, du mot d'ordre, et de leur rang dans l'armée.*—E. J.

(1) Et, quoique noyés dans le vin, bégayants, et chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. Juv. sat. 15. v. 47.

(*c*) Justin, l. 9. c. 6.—C.

ce que m'apprint une dame que i'honnore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceincte, si elle avoit un mary; mais, du iour à la iournee croissant l'occasion de ce souspeçon, et enfin iusques à l'evidence, elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise, que qui seroit consent de ce faict, en le advouant, elle promettoit de le luy pardonner, et, s'il le trouvoit bon, de l'espouser : un sien ieune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvee un iour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecemment, qu'il s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement; et, iusques aux stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser (*a*) quelquesfois à boire d'autant, et de s'enyvrer, pour relascher l'ame.

(*a*) *De se donner quelquefois la liberté de boire d'autant.*—Aujourd'hui, *se dispenser à boire*, etc., est une expression barbare; et *se dispenser de boire*, etc., signifie *s'exempter*, *s'excuser de boire*.—C.

Hoc quoque virtutum quondam certamine, magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt. (1)

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton, a esté reproché de bien boire :

Narratur et prisci Catonis
Sæpè mero caluisse virtus. (2)

Cyrus (*a*), roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy. Et ez nations les mieulx reglees et policees, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. I'ay ouï dire à Sylvius, excellent medecin de Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomach ne s'apparessent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et escript on (*b*) que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice, que mon discours (*c*); car, oultre ce

(1) Dans ce noble combat, le grand Socrate remporta, dit-on la palme. Corn. Gall. eleg. 1, v 47.

(2) Souvent, dit-on, le vieux Caton réchauffait sa vertu par le vin. Hor. od. 21, l. 3, v. 11.

(*a*) Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, c. 2.—C.

(*b*) Hérodote, l. 1.

(*c*) *Ma raison*.—C.

que ie captive ayseement mes creances soubs l'auctorité des opinions anciennes, ie le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres qui chocquent quasi touts, du plus droict fil, la societé publicque. Et, si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, ie treuve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres; oultre ce qu'il n'est point de difficile apprest ny malaysé à trouver : consideration non mesprisable. Un homme, avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cette cy; et où les veult on trouver plus iustement qu'entre les naturelles? mais il la prenoit mal : la delicatesse y est à fuyr et le soingneux triage du vin; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre : pour estre bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les Allemands boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouster. Ils en ont bien meilleur marché : leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise, à deux repas, et modereement, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu; il y fault plus de temps et de

constance : les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les iours ; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. I'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprinses et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas communs, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin ; et ne se montroit, au partir de là, que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doibt en employer plus d'espace ; il fauldroit, comme des garsons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousiours en teste. Il semble que touts les iours nous raccourcissons l'usage de cettuy cy ; et qu'en nos maisons, comme i'ay veu en mon enfance, les desieusners, les ressiners (*a*) et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement? Vrayement non : mais ce peult estre que nous nous sommes beaucoup plus iettez à la paillardise, que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en

(*a*) *Le ressiner*, ou plutôt *recinar*, selon le dernier commentateur de Rabelais, c'est le goûter, la collation qu'on fait quelque temps après le dîner —G.

leur vigueur : ell'a affoibli nostre estomach, d'une part; et d'aultre part, la sobrieté sert à nous rendre plus cointes (*a*), plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que i'ay ouï faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tresadvenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien; et si mesloit son language de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espaignols; et entre les espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient *Marc Aurele* (*b*). Le port, il l'avoit d'une gravité doulce, humble et tresmodeste; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles; et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'aultre bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnee; d'un visage agreable, tirant sur le brun; adroict et exquis en touts nobles exercices. I'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on dict qu'il exerceoit ses bras pour

(*a*) *Coint* et *joli*, termes synonymes, selon Nicot : *cultus, comptus.*—*C'oint*, c'est, dit Borel, *beau, galant, ajusté.*—C.

(*b*) Cet ouvrage est le *Marc-Aurèle* de *Guevara*. *Voyez* BAYLE, à l'article *Guevara*

se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime; et des souliers aux semelles plombees, pour s'alleger au courir et au saulter. Du primsault (*a*), il a laissé en memoire des petits miracles: ie l'ay veu, par de là soixante ans, se mocquer de nos alaigresses (*b*), se iecter avecques sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité qui feust mal nommee (*c*); recitoit d'estranges privautez, nommeement siennes, avecques des honnestes femmes, sans souspeçon quelconque; et, de soy, iuroit sainctement estre venu vierge à son mariage, et si c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier iournal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le public et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an mil cinq cent vingt et huict, qui estoit son trente troisiesme,

(*a*) C'est-à-dire, *du premier saut. Prim*, vieux mot qui signifie *premier*. Ce mot nous est resté dans *printemps*, primum tempus.—C.

(*b*) *De notre agilité.—Alaigre* et *deliberé*, alacer, vegetus. *Alaigresse*, *alaigreté*, agilitas, alacritas, Nicot. — C.

(*c*) *Mal famée*, *mal renommée*.—E. J.

sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobbe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prend premierement aux pieds; celle là touche l'enfance : de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produict, selon moy, les seuls vrays plaisirs de la vie corporelle; les aultres voluptez dorment au prix : sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle fait sa derniere pose. Ie ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire oultre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature : mon estomach n'iroit pas iusques là; il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suitte du manger; et bois, à cette cause, le dernier coup tousiours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de rheume, ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins

il ne m'advient gueres que, pour la premiere fois, i'en prenne bien le goust. Anacharsis (*a*) s'estonnoit que les Grecs beussent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement; c'estoit, comme ie pense, pour la mesme raison que les Allemands le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant. Platon (*b*) deffend aux enfants de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer; mais, à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysius (*c*); ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la ieunesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : et, en ses loix, treuve telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et regler; l'yvresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et, quant et quant, propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses et en la musique; choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir, à l'ame de la tem-

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Anacharsis*, l. 1 —C.
(*b*) *Traité des Lois*, l. 2.—C.
(*c*) *En leurs festins, l'influence de Bacchus.*—E. J.

perance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntees des Carthaginois, luy plaisent; Qu'on le prenne sobrement en expedition de guerre; Que tout magistrat et tout iuge s'en abstienne sur le poinct d'executer sa charge, et de consulter des affaires publicques; Qu'on n'y employe le iour, temps deu à d'aultres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfants. Ils disent que le philosophe Stilpon (*a*), aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le bruvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre desseing, suffoqua (*b*) aussi les forces abbattues par l'aage du philosophe Arcesilaus.

Mais c'est une vieille et plaisante question, « Si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin, »

Si munitæ adhibet vim sapientiæ. (1)

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous! La plus reglee ame du monde et la plus parfaicte n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'em-

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Stilpon*, l. 2, segm. 120.—C.

(*b*) Diogène Laerce, *Vie d'Arcésilaus*, l. 4, segm. 44.—C

(1) Si le vin peut terrasser la sagesse la plus ferme. Hor. od. 28, l. 3, v. 4.—C'est ici une parodie, plutôt qu'une citation.—C.

porter par terre de sa propre foiblesse : de mille, il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie; et se pourroit mettre en doubte si, selon sa naturelle condition, elle y peult iamais estre : mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection; ie dis quand rien ne la chocqueroit, ce que mille accidents peuvent faire: Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander, le voylà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix? les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie; et une legiere bleceure a renversé le iugement à d'aultres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme; qu'est il plus caducque, plus miserable et plus de neant? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus : (1)

il fault qu'il cille les yeux au coup qui le menace, il fault qu'il fremisse planté au bord d'un preci-

(1) Aussi, lorsque l'esprit est frappé de terreur, tout le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue bégaie, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent. la machine se relâche et s'affaisse. Lucret. l. 3, v. 155.

pice, comme un enfant; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa moralité et nostre fadeze (*a*): il paslit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperee et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrouee :

Humani à se nihil alienum putat. (1)

Les poëtes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement de larmes leurs heros :

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas. (2)

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations; car, de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy cy, mesmé nostre Plutarque, si parfaict et excellent iuge des actions humaines, à veoir Brutus et Torquatus tuer leurs enfants (*b*), est entré en doubte si la vertu pouvoit donner iusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque aultre passion. Toutes actions

(*a*) *Notre folie, notre sottise, notre faiblesse.*—E. J.

(1) Il ne se croit donc à couvert d'aucun accident humain. TERENT. *Heautontim.* act. 1, v. 25.—Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée.—C.

(2) Ainsi parlait Énée, les larmes aux yeux : cependant sa flotte voguait à pleines voiles. *Énéid.* l. 6, v. 1.

(*b*) PLUTARQUE, *Vie de Publicola*, c. 3. — C.

hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessoubs.

Laissons cette aultre secte (*a*) faisant expresse profession de fierté : mais quand, en la secte mesme (*b*) estimee la plus molle, nous oyons ces vanteries de Metrodorus : *Occupavite, Fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* (1) : quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy, que vous pilez (*c*) » : quand nous oyons nos martyrs crier au tyran, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé là; hache le, mange le, il est cuit; recommence de l'aultre (*d*) » : quand nous oyons, en Iosephe (*e*),

---

(*a*) Celle des Stoiciens, ou de Zenon, son fondateur. — C.

(*b*) Celle d'Épicure. — C.

(1) Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô Fortune ! J'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvais venir jusqu'à moi. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 9.

(*c*) Diogène Laerce, *Vie d'Anaxarque*, liv. 9, segm. 58, 59. — C.

(*d*) C'est ce que fait dire Prudence à S. Laurent, livre *des Couronnes*, hymn. 2, v. 401. — C.

(*e*) *De Machab.* c. 8. — C.

cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le desfier encores, criant d'une voix ferme et asseuree: « Tyran, tu perds temps, me voicy tousiours à mon ayse; où est cette douleur, où sont ces torments de quoy tu me menaceois? n'y sçais tu que cecy? ma constance te donne plus de peine que ie n'en sens de ta cruauté: ô lasche belitre! tu te rends, et ie me renforce; foys moy plaindre, foys moy flechir, foys moy rendre si tu peulx; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus; arme les, acharne les: » certes, il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant saincte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « I'aime mieulx estre furieux, que volupteux; » mot d'Antisthenes (*a*), Μανείην μᾶλλον, ἢ ἡσθείην : quand Sextius nous dict, « qu'il aime mieulx estre enferré de la douleur que de la volupté: » quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte; et lorsque, refusant le repos et la santé, il desfie de gayeté de cœur les maulx; et que, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant de les

(*a*) *Voyez* Aulu-Gelle, l. 9, c. 5; Diogène Laerce, l. 6, segm. 3. — Montaigne a traduit ce passage grec avant que de le citer. — N.

luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire de fortes, poignantes et dignes de luy;

Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem : (1)

qui ne iuge que ce sont boutees d'un courage eslancé hors de son giste? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si hault; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que, prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estant revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere, c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et manie. Et comme Platon (a) dict, que pour neant heurte à la porte de la poësie un homme rassis : aussi dict Aristote, qu'aulcune ame excellente n'est exempte du meslange de la folie; et a raison d'appeller

(1) Dédaignant ces animaux timides, il voudrait qu'un sanglier écumant vint s'offrir à lui, ou qu'un lion rugissant descendit de la montagne. *Enéid.* l. 4, v. 158.

(a) Sénèque, *de Tranquillitate animi*, vers la fin. — C.

9.
101741

folie tout eslancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre iugement et discours; d'autant que la sagesse est un maniement reglé de nostre ame, et qu'elle conduict avecques mesure et proportion, et s'en respond (*a*). Platon (*b*) argumente ainsi, « que la faculté de prophetiser est au dessus de nous; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevee de sa place par un ravissement celeste. »

CHAPITRE III.

COUSTUME DE L'ISLE DE CEA. (*c*)

Sommaire. Qui ne craint point la mort, brave toutes les tyrannies et injustices. — Il faut remercier la nature de ce qu'elle nous a donné tant de moyens divers de sortir de la vie. — Ne doit-il pas être permis de se tuer quand l'existence est pire que la mort? En quoi cette action offenserait-elle les lois divines et humaines? Mais voici ce qu'on objecte contre le suicide : on ne peut abandonner ce monde sans l'ordre

(*a*) *Et dont elle se rend responsable à elle-même.* — E. J
(*b*) Dans le dialogue intitulé *Timée.*— C.
(*c*) C'est une île de la mer Égée.— C.

de Dieu ; c'est une lâcheté de fuir devant l'adversité ; c'est contrarier les lois de la nature que de se haïr soi-même, que de ne pas supporter l'existence qu'elle nous a donnée. D'ailleurs, tant qu'il lui reste l'espoir d'une meilleure situation, le malheureux doit rester au monde : or, cet espoir ne doit jamais se perdre : la fortune change si souvent ; elle élève tout à coup ceux qu'elle avait abaissés. — Et cependant, qui pourrait nier que de cruelles maladies, d'irrémédiables infortunes autorisent une mort volontaire ? La mort, par exemple, n'est-elle pas préférable à l'esclavage ? N'est-elle pas glorieuse pour les femmes, lorsqu'elles n'ont aucun autre moyen de conserver l'honneur, ou même lorsque, obligées de céder à la force, elles ont éprouvé quelque cruel outrage (il est assez rare, pourtant, qu'elles ne se consolent pas un peu de ce dernier malheur) ? Combien d'autres personnes, de tout sexe, n'ont pu supporter de grandes injustices ! On en voit aussi qui se donnent la mort par l'espoir d'une extrême félicité : tels, des chrétiens, et les partisans de plusieurs autres sectes philosophiques et religieuses. — Par plusieurs coutumes et institutions politiques, le suicide était permis. — Conclusion : de grandes douleurs et l'attente d'une mort affreuse sont les motifs ordinaires et l'excuse des morts volontaires.

Exemples : Damindas ; les Lacédémoniens ; Agis ; Antigone ; un enfant de Sparte ; Antipater ; Boïocalus ; — les Stoïciens ; Hégésias ; Diogène et Speusippe ; — les filles de Milet ; Cléomènes ; Josephe. — Démocrite, chef des Étoliens ; Antinoüs et Théodote ; un Sicilien ; Scribonia et Libo ; — Pélagie et Sophronie ; une femme de Toulouse ; — Lucius Aruntius ; Gra-

nius Silvanus et Statius Proximus; Spargapises; Bogès; Ninachetuen; Sextilia, femme de Scaurus, et Praxea, femme de Labeo; Cocceius Nerva; la femme de Fulvius; Vibius Virius et vingt-sept autres sénateurs de Capoue; Taurea Jubellius; les habitants d'une ville indienne; les habitants d'Astapa, en Espagne; les Habidéens; — Saint Paul; Cléombrotus Ambraciota; Jacques du Châtel; les Indiens; — les habitants de Marseille; une femme de l'île de Cea; une nation du Nord.

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent; à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme ie foys, doibt estre doubter; car c'est aux apprentifs à enquerir et à debattre, et au cathedrant (*a*) de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous regle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus, estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damidas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh! poltron (*b*)! respondict il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pour-

(*a*) Celui qui enseigne en chaire, *in Cathedrâ*. — E. J.

(*b*) *Voyez* PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*, au mot *Damidas*. — C.

roit vivre libre : « Mesprisant, dict il, le mourir (*a*). » Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent (*b*) evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme : tesmoing cet enfant lacedemonien, prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre de s'employer à quelque service abiect : « Tu verras (*c*), dict il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main ; » et, ce disant, se precipita du hault de la maison. Antipater, menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les renger à certaine sienne demande, « Si tu nous menaces (*d*), de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers : » et à Philippus leur ayant escript qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses, « Quoy! nous empescheras tu aussi de mourir ? » C'est ce qu'on dict, que le sage (*e*) vit tant qu'il doibt, non pas tant qu'il peult ; et que le present que na-

(*a*) *Voyez* PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*, au mot *Agis*. — C.

(*b*) *Annoncent un courage bien plus grand que celui d'attendre*, etc. — E. J.

(*c*) *Voyez* PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens* — C.

(*d*) *Voyez* PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

(*e*) SÉNÈQUE, epist. 70. — C.

ture nous ayt faict le plus favorable, et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie, et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre; mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faulte (*a*), comme respondict Boiocalus aux Romains, Pourquoy te plains tu de ce monde? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir,

Ubique mors est; optimè hoc cavit Deus.
Eripere vitam nemo non homini potest;
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent. (1)

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie, la mort est la recepte à touts maulx; c'est un port tresassuré (*b*), qui n'est iamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre; qu'il courre au devant de son iour, ou qu'il l'attende; d'où qu'il vienne, c'est tousiours le

(a) Tacit. *Annal.* l. 13, c. 56. *Dresse nobis terra in quâ vivamus; in quâ moriamur, non potest.*

(1) Par un effet de la sagesse divine, la mort est partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme, personne ne peut lui ôter la mort : mille chemins ouverts y conduisent. Sénèque, *Thebaid.* act. 1, sc. 1. v. 151.

(b) Sénèque, epist. 70. — C.

sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout; c'est le bout de la fusee. La plus volontaire mort, c'est la plus belle (*a*). La vie despend de la volonté d'aultruy; la mort, de la nostre. En aulcune chose, nous ne debvons tant nous accomoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprinse; c'est folie d'y avoir respect (*b*). Le vivre c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guarison se conduict aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le sang, un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane (*c*)? Aux plus fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien (*d*), ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison à tuer ses iambes; qu'elles feussent podagriques à leur poste (*e*), pourveu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous

(*a*) *Id. ibid.*

(*b*) *D'y avoir égard, de s'en mettre en peine.* — C.

(*c*) *Veine du pli du coude* — R. J.

(*d*) *Servius Claudius*, chevalier romain. *Voyez* PLINE, *Hist. nat.* l. 25, c. 3; et SUÉTONE, *de Illustr. Gramm.* c. 2 et 3.

(*e*) *Il consentait qu'elles fussent podagres.* — R. J.

met en tel estat que le vivre est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maulx, mais c'est folie de les nourrir. Les stoïciens disent (*a*) que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement; et au fol, de maintenir sa vie, encores qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme ie n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand i'emporte le mien, et que ie coupe ma bourse; ni des boutefeux (*b*), quand ie brusle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux lois faictes contre les meurtriers, pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit (*c*), que comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort debvoit despendre de nostre election. Et Diogenes, rencontrant le philosophe Speusippus, affligé de longue hydropisie, qui se faisoit porter en lictiere, et qui luy escria : « Le bon salut! Diogenes ». « A toy, poinct de salut (*d*), respondict il, qui souffres le vivre, estant en tel estat ». De vray, quelque temps aprez, Speu-

(*a*) Cic. *de Finibus*, l. 3, c. 18. — C.
(*b*) *Ni celle qui ont été faites contre les boute-feux.* — C.
(*c*) Diog. Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 94. — C.
(*d*) Diog. Laerce, *Vie de Speusippe*, l. 4, segm. 3. — C.

sippus se feit mourir, ennuyé d'une si penible condition de vie.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste: car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celuy qui nous y a mis; et Que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire, et service d'aultruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre: Que nous ne sommes pas mays pour nous, ains aussi pour nostre païs: par quoy les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous; aultrement, comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'aultre monde:

Proxima deindè tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperêre manu, lucemque perosi
Proiecêre animas: (1)

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'espreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton; c'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le

(1) Plus loin, on voit accablés de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusqu'alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. *Enéid.* l. 6, v. 43.

pas: Nuls accidents ne font tourner le dos à la vifve vertu; elle cherche les maulx et la douleur comme son aliment; les menaces des tyrans, les gehennes et les bourreaux, l'animent et la vivifient;

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro: (1)

et comme dict l'aultre,

Non est, ut putas, virtus, pater,
Timere vitam; sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere, ac retro dare. (2)

Rebus in adversis facile est contemnere mortem:
Fortiùs ille facit, qui miser essè potest. (3)

C'est le roole de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, soubs une tumbe massifve, pour eviter les coups de la fortune: la

(1) Tel le chêne dont la hache tond le feuillage, dans les noires forêts de l'Algide; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une nouvelle vigueur. Hor. od. 4, l. 4, v. 57.

(2) La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. Senec. *Thebaid.* act. 1, v. 190.

(3) Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort: il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. Mart. l. 11, epigr. 56, v. 15.

vertu ne rompt son chemin ny son train, pour orage qu'il fasse;

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ. (1)

Le plus communement, la fuitte d'aultres inconvenients nous poulse à cettuy cy; voire quelquesfois la fuitte de la mort faict que nous y courons:

Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori? (2)

comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx mesmes:

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali: fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominùs instent,
Et differre potest. (3)

Usque adeò, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem. (4)

(1) Que l'univers brisé s'écroule, les ruines le frapperont, sans l'effrayer. Hor. l. 3, od. 3. v. 7.

(2) Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas une folie? Mart. l. 2, epigr. 80.

(3) La crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. Lucan. l. 7, v. 104.

(4) La crainte de la mort inspire souvent aux hommes un tel dégoût de la vie, qu'ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte de la mort était l'unique source de leurs peines. Lucret. l. 3, v. 79.

Platon, en ses loix (*a*), ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est (*b*) soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par iugement publicque, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintifve. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule; car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche, peuvent accuser le nostre: mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir (*c*); c'est une maladie particuliere, et qui ne se veoid en aulcune aultre creature, de se haïr et desdaigner. C'est de pareille vanité, que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes: le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict, d'un homme, ange, il ne faict rien pour luy: il n'en vauldroit de rien mieux: car n'estant plus, qui se resiouïra et ressentira de cet amendement pour luy?

(*a*) L. 9. — C.

(*b*) *C'est à savoir, c'est-à-dire.* — E. J.

(*c*) *Et nous livrons nous-mêmes à l'indifférence, à la négligence.* — E. J.

Debet enim, miserè cui fortè ægrèque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tùm tempore, cùm malè possit
Accidere. (1)

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maulx de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aulcune commodité : pour neant evite la guerre, celuy qui ne peult iouïr de la paix; et pour neant fuit la peine, qui n'a de quoy savourer le repos.

Entre ceulx du premier advis, il y a eu grand doubte sur cecy, Quelles occasions sont assez iustes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? ils appellent cela, εὔλογον ἐξαγωγήν (a). Car, quoyqu'ils dient qu'il fault soufent mourir pour causes legieres, puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y fault il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulsé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : i'en ay allegué par cy devant des exemples; et nous lisons en oultre des

(1) On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe dans le temps où il pourrait se faire sentir. Lucrèt. l. 3 v. 874.

(a) Εὔλογον ἐξαγωγήν, *sortie raisonnable*. C'était l'expression des Stoïciens. *Voyez* Diogène Laerce, *Vie de Zénon*, l. 7 segm. 130. — C.

vierges milesiennes (*a*), que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aultres; iusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues, feussent traisnees du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion (*b*) presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honnorable en la battaille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse (*c*) ce conseil, comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dict il, qui ne me peult iamais manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelquesfois constance et vaillance; qu'il veult que sa mort mesme serve à son païs, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu ». Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en feit aussi autant depuis, mais ce feut aprez avoir es-

(*a*) Plutarque, *Des faits vertueux des Femmes*, à l'article des *Milésiennes*. — C.

(*b*) Ou plutôt *Therycion*; car Plutarque, d'où tout ceci est pris, le nomme Θηρυκίων. — C.

(*c*) Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomènes*, c. 14. — C.

sayé le dernier poinct de la fortune. Touts les inconvenients ne valent pas qu'on vueille mourir pour les eviter : et puis, y ayant tant de soubdains changements aux choses humaines, il est malaysé à iuger à quel poinct nous sommes iustement au bout de nostre esperance :

Sperat et in sævâ victus gladiator arenâ,
Sit licet infesto pollice turba minax. (1)

Toutes choses, disoit un mot ancien (*a*), sont esperables à un homme, pendant qu'il vit. « Ouy, mais, respond Seneca (*b*), pourquoi auray ie plustost en la teste cela, Que la fortune peult toutes choses pour celuy qui est vivant; que cecy, Que fortune ne peult rien sur celuy qui sçait mourir? » On veoid Iosephe (*c*) engagé en un si apparent dangier et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aulcune ressource; toutesfois estant, comme il dict, conseillé sur ce poinct, par un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit de s'opiniastrer encores en l'esperance; car la fortune conteurna, oultre toute raison humaine,

(1) Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore, quoique, par le signe ordinaire, le peuple ordonne qu'il meure. Virgilii *Catalecta*, *editore Scaligero*, *poema de Spe*.

(*a*) *Id. ibid.*

(*b*) Sénèque, epist. 70. — C.

(*c*) *De Vitâ suâ*. — C.

cet accident, si bien qu'il s'en veid delivré sans aulcun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques (*a*) de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité de quoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la iournee de Serisolles, monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune du combat qui se porta mal en l'endroict où il estoit; et cuida par precipitation se priver de la iouïssance d'une si belle (*b*) victoire. I'ay veu cent lievres se sauver soubs les dents des levriers : *Aliquis carnifici suo superstes fuit.* (1)

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi,
Rettulit in melius, multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursùs fortuna locavit. (2)

Pline (*c*) dict qu'il n'y a que trois sortes de maladie pour lesquelles eviter on aye droict de se

---

(*a*) *Les restes.* — E. J.

(*b*) Blaise de Montluc, qui eut beaucoup de part au gain de la bataille, l'assure positivement dans son Commentaire, fol. 95 verso. Cette bataille se donna en 1544. — C.

(1) Tel a survecu à son bourreau. Senec. epist. 13.

(2) Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heureux; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les relever avec plus d'éclat. *Enéid.* l. 11, v. 425.

(*c*) *Voyez* Pline, l. 25, c. 3. — C.

tuer; la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue: Seneque (*a*), celles-seulement qui esbranlent pour longtemps les offices de l'ame. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste (*b*). Democritus, chef des Ætoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nuict, d'eschapper; mais, suyvi par ses gardes (*c*), avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espee au travers du corps. Antinoüs et Theodotus (*d*), leur ville d'Epire reduicte à l'extremité par les Romains, feurent d'advis au peuple de se tuer touts: mais le conseil de se rendre plustost ayant gaigné, ils allerent chercher la mort (*e*), se ruants sur les ennemis en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze (*f*), forcee par les Turcs il y a quelques annees, un Sicilien, qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort: cela faict, sortant en rue avecques une arbaleste et une arquebuze, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et

(*a*) Epist. 58, sur la fin. — C.
(*b*) *A leur gré.* — E J.
(*c*) Tite-Live, l. 37. — C.
(*d*) Tite-Live, l. 45, c. 26. — C.
(*e*) *Id. ibid.* — C.
(*f*) Petite ile à l'occident de celle de Malte, dont elle n'est pas fort éloignée. — C.

puis, mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soubdain enveloppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage aprez en avoir delivré les siens. Les femmes iuifves, aprez avoir faict circoncire leurs enfants, s'alloient precipiter quand et eulx, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité, estant en nos conciergeries (*a*), ses parents, advertis qu'il seroit certainement condemné, pour eviter la honte de telle mort, aposterent un prestre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit, qu'il se recommendast à tel sainct avec tel et tel vœu, et qu'il feust huict iours sans prendre aulcun aliment, quelque defaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfeit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la iustice, luy disoit (*b*) que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre iours aprez; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curee.

Il se lit dans la Bible, que Nicanor, persecu-

(*a*) *Prisons, geôles.* — E. J.
(*b*) Sénèque, epist. 70. — C.

teur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Iuifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte brusleé, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner (*a*) contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee (*b*): mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'uh mur au travers de la troupe, laquelle, s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste: ce neanſmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'eslevant en pied, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna iusques à certain rochier coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print par l'une de ses plaies à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les iecta à travers les poursuyvants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine (*c*).

Des violences qui se font à la conscience, la plus à eviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à

(*a*) *Traiter comme un* mâtin, *comme un chien*. — E. J.
(*b*) II. *Machabées*, c. 14, ℣. 37-46. — C.
(*c*) *Machabæorum*, l. 2, c. 14, ℣. 36, et seqq. — C.

la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peult estre assez entier, et semble que la force soit meslee à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes, qui appellerent la mort à garant contre les oultrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia (*a*) et Sophronia (*b*), toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses sœurs, pour eviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius l'empereur. Il nous sera à l'adventure honnorable aux siecles advenir, qu'un sçavant aucteur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Ie suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses contes, le bon mot que i'apprins à Toulouse, d'une femme passee par les mains de quelques soldats: « Dieu soit loué! disoit elle, qu'au moins une fois en ma vie ie m'en suis saoulee sans peché! » A la verité, ces cruautez ne

(*a*) Ambros. *de Virgin.* l. 3, p. 97, ed. Paris. 1569. — C.

(*b*) Ruffin. *Hist. Eccl.* l. 8, c. 17; Euseb. *Hist. Eccl.* l. 8, c. 14. Mais celui-ci ne la nomme pas, quoique ce soit la même. — C.

sont pas dignes de la doulceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient « Nenny », en le faisant, suyvant la regle du bon Marot (*a*).

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua (*b*), « pour, disoit il, fuyr et l'advenir et le passé ». Granius Silvanus et Statius Proximus, aprez estre pardonnez par Neron (*c*), se tuerent; ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux souspeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez (*d*), fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy feit de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre fruict de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse. Bogez (*e*), gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiegé par l'armee des Atheniens soubs la con-

(*a*) Dans une épigramme intitulée, *De Ouy et Nenny*, et qui commence ainsi :

Un doux nenny, avec un doux sourire, etc. — C.

(*b*) Tacite, *Annal.* l. 6, c. 48. — C.

(*c*) Tacite, *Annal.* l. 15 à la fin. — C.

(*d*) Hérodote, l. 1. — C.

(*e*) Hérodote, l. 7. — C.

duicte de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie avecques sa chevance (*a*), impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde; et, aprez avoir deffendu iusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, iecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce de quoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin; et puis, ayant ordonné allumer un grand buchier, et d'esgosiller femmes, enfants, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy mesme. Ninachetuen, seigneur indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice roy portugais de le deposseder, sans aulcune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette resolution : il feit dresser un eschafauld plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance; et puis, s'estant vestu d'une robbe de drap d'or chargée de quantité de pierreries de hault prix, sortit en rue, et par des degrez monta sur l'eschafauld, en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatifs inac-

(*a*) *Avec tout son bien, tout ce qui lui appartenait.* — E. J.

coustumez : Ninachetuen remontra, d'un visage hardy et mal content, l'obligation que la nation portugaloise luy avoit; combien fidelement il avoit versé en sa charge (*a*); qu'ayant si souvent tesmoigné pour autruy, les armes en main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de ne servir de fable au peuple, et de triumphe à des personnes qui valoient moins que luy : ce disant, il se iecta dans le feu. Sextilia (*b*), femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangiers qui les pressoient, ausquels elles n'avoient part que par l'interest de l'affection coniugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple et de compaignie. Ce qu'elles feirent pour leurs maris, Cocceius Nerva le feit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand iurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prez de l'empereur (*c*), n'eut

(*a*) *Il avait exercé sa charge.* — E J.
(*b*) Tacite, *Annal.* l. 6, c. 29. — C.
(*c*) Tacite, *Annal.* l. 6, c. 26. — C.

aultre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publicque(*a*)romaine. Il ne se peult rien adiouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste: Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint veoir, luy en feit une maigre mine; il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer: elle, tout franchement: « Tu ne feras que raison (*b*), veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde: mais, laisse, que ie me tue la premiere»: et, sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps. Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat, aprez plusieurs remontrances employees à cette fin, conclud (*c*) que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains, les ennemis les en auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés: conviant

(*a*) *De la république*; en latin, *respublica*. — E. J.

(*b*) Plutarque, *Du trop parler*, c. 9; et Tacite, *Annal.* l. 1. — C.

(*c*) Tite-Live, l. 26, c. 13, 14, 15. — C.

ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper qu'on avoit dressé chez luy, où, aprez avoir faict bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des iniures, nos yeulx et nos aureilles du sentiment de tant de vilains maulx que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs trescruels et offensez: i'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous iecter dans un buchier au devant de mon huis (a), quand nous serons expirez. Assez de gents approuverent cette haulte resolution; peu l'imiterent: vingt et sept senateurs le suyvirent; et, aprez avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensee, finirent leur repas par ce mortel mets; et s'entre embrassants, aprez avoir en commun deploré le malheur de leur païs, les uns se retirerent en leurs maisons, les aultres s'arresterent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy: et eurent touts la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aulcuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue, qui feut emportee le lendemein, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si cherement fuy. Taurea Iubellius,

(a) *Au-devant de ma porte.* — E. J.

un aultre citoyen de là (*a*), le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie, qu'il avoit faicte de deux cents vingt cinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté : « Commande, feit il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. » Fulvius, le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains : Iubellius continua : « Puisque, mon païs prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruyne, il m'est interdict de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse : » et, tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers de la poictrine, tumbant renversé, et mourant aux pieds du consul. Alexandre assiegeoit une ville aux Indes; ceulx de dedans, se trouvants pressez, se resolurent vigoreusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraiserent universellement touts quand et leur ville (*b*), en despit de son humanité : nouvelle

(*a*) De Capoue, ou de la Campanie, *Campanus*, comme dit Tite-Live, l. 26, c. 13. — C.

(*b*) Diodore de Sicile, l. 17. c. 18. — C.

guerre ; les ennemis combattoient pour les sauver, eulx pour se perdre, et faisoient, pour garantir leur mort, toutes les choses qu'on faict pour garantir sa vie. Astapa, ville d'Espaigne, se trouvant foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains (*a*), les habitants feirent un amas de leurs richesses et meubles en la place ; et, ayant rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et l'ayant entouré de bois et matiere propre à prendre feu soubdainement, et laissé cinquante ieunes hommes d'entre eulx pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suyvant leur vœu, à faulte de pouvoir vaincre, ils se feirent touts tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré toute ame vivante esparse par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible, plustost que douloureux et honteux ; et montrants aux ennemis que, si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceulx qui, amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y feurent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdict par la

(*a*) Tite-Live, l. 28, c. 22, 23. — C.

foule qui les suyvoit. Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mesme; mais, estants prins de trop court, le roy, ayant horreur de veoir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condamnez au feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats (*a*), leur conceda trois iours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel: elles le sont moins, que separées; ce que le discours ne feroit en chascun, il le faict en touts, l'ardeur de la societé ravissant les particuliers iugements. Les condamnez (*b*) qui attendoient l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens et estoient privez de sepulture: ceulx qui l'anticipoient, en se tuants eulx mesmes, estoient enterrez et pouvoient faire testament.

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien: « Ie desire, dict sainct Paul (*c*), estre dissoult, pour estre avec-

(*a*) Tite-Live, l. 31, c. 17 et 18. — C.

(*b*) Tacite, *Annal.* l. 6, c. 29. — C.

(*c*) *Epist. ad Philipp.* c. 1, v. 23.... *Ad Rom.* c. 7, v. 24.—C.

ques Iesus Christ: » et « Qui me desprendra (*a*) de ces liens? » Cleombrotus Ambraciota (*b*), ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que, sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de iugement. Iacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oultremer que feit sainct Louys, veoyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaictes, print resolution de s'en aller plustost en Paradis; et, ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au iour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en publicque sur un char de merveilleuse grandeur; oultre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillant les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre d'aultres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir, aprez

(*a*) *Detachera.* — E. J.
(*b*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 34. — C.

leur mort, veneration de saincteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque (*a*), les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslees de regler la iustice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille, il se gardoit (*b*), au temps passé, du venin preparé avecques de la ciguë, aux despens publicques, pour ceulx qui vouldroient haster leurs iours; ayant premierement fait approuver aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse: et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encores ailleurs. Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont; il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend (*c*) l'un de ceulx de sa compaignie, qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoy elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honnorable: ce qu'il feit; et, ayant long-temps

(*a*) De Jacques du Châtel, dont il vient de parler.

(*b*) Valère-Maxime, l. 2, c. 6, § 7. — C.

(*c*) Valère-Maxime lui-même, de qui tout ce récit est tiré l. 2, c. 6, § 8. — C.

essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tresheureux estat d'esprit et de corps : mais, couchee sur son lict mieulx paré que de coustume, et appuyee sur le coude, « Les dieux, dict elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceulx que ie laisse que ceulx que ie voys trouver, te sçachent gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie et tesmoing de ma mort ! De ma part, ayant tousiours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, ie m'en voys d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recommendé les dieux domestiques à sa fille aisnee, elle print d'une main asseuree la coupe où estoit le venin, et, ayant faict ses vœux à Mercure et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'aultre monde, avala brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compaignie du progrez de son operation; et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'aultre, iusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il

arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeulx. Pline (*a*) recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la doulce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitants; mais qu'estants las et saouls de vivre, ils ont en coustume, au bout d'un long aage, aprez avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer, du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur (*b*) et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV.

A DEMAIN LES AFFAIRES.

Sommaire. Amyot a rendu au public un grand service en traduisant Plutarque. Dans ce livre, on peut puiser un très-grand nombre de faits instructifs. C'est là que l'on voit, par exemple, que plusieurs personnages ont nui à leurs intérêts ou à ceux de l'état, pour avoir remis à d'autres temps les affaires. Plusieurs même ont perdu la vie, pour n'avoir pas ouvert, sans délai, les lettres qu'ils recevaient. — On est surtout inex-

(*a*) L. 4, c. 12. — C.
(*b*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 27. — C.

cusable, si l'on est homme public, de différer les affaires pour n'être pas troublé dans son sommeil ou dans ses plaisirs.

Exemples : Amyot; Rusticus; M. de Boutières; Jules César; Archias, tyran de Thèbes.

Ie donne avecques raison, ce me semble, la palme à Iacques Amyot sur touts nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du languaige, en quoy il surpasse touts aultres, ou pour la constance d'un si long travail, ou pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et forré (car on m'en dira ce qu'on vouldra, ie n'entends rien au grec; mais ie veois un sens si bien ioinct et entretenu partout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais, sur tout, ie luy sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier : sa mercy (*a*), nous osons à cett' heure et parler et

(*a*) C'est-à-dire, *merci, grâce à lui.* — E. J.

escrire; les dames en regentent les maistres d'eschole; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis, ie ne sçais comment il me semble, quoyqu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

I'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque (*a*) dict de soy mesme, que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Romë, y receut un paquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust faict : en quoy, dict-il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avecques tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encores y ioindre la louange de sa civilité et cour-

(*a*) Traité *de la Curiosité*, c. 14. — C.

toisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie foys doubte qu'on le peust louer de prudence; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand preiudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion, et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes, que, trois ou quatre iours aprez, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees. Ie n'en ouvris iamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains; et foys conscience si, mes yeulx desrobent, par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy. Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres (*a*) cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque (*b*) m'a apprins que

(*a*) *Voy.* Mém. de G. du Bellay, l. 9, fol. 451. — C.
(*b*) Dans la *Vie de J. César*, c. 17. — C.

Iulius Cæsar se feust sauvé, si, allant au senat le iour qu'il y feut tué par les coniurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta : et faict aussi le conte d'Archias (*a*), tyran de Thebes, qui, le soir avant l'execution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son païs en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit; et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloient la plus honnorable à table, pour estre plus à delivre (*b*), et plus accessible à ceulx qui surviendroient, pour entretenir celuy

(*a*) Dans son traité, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 27.—C.
(*b*) *Plus dégagée de tout embarras.* — C.

qui y seroit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais, quand tout est dict, il est malaysé ez actions humaines de donner regle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

CHAPITRE V.

DE LA CONSCIENCE.

Sommaire. On veut en vain se cacher : l'ame se dévoile toujours par quelque côté. La peine ne suit pas seulement, elle accompagne la faute. — La conscience est ou notre consolateur, ou notre bourreau. — Injustice et danger de l'emploi de la torture, pour obtenir l'aveu des accusés.

Exemples : Un gentilhomme d'un parti contraire à celui de Montaigne; Bessus; Apollodore, tyran de Potidée; Scipion; Philotas; Bajazet Ier.

Voyageant un iour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre; mais ie n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'a-

vecques vous d'aulcune marque apparente, ny de language, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où ie ne feusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu; car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que ie nourrissois soigneusement, et feut esteincte en luy une tresbelle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et ie le veoyois si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous.

Occultum quatiens animo tortore flagellum. (1)

(1) Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. Juven. sat. 13, v. 195.

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus (*a*), pœonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moineaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide, iusques lors, avoit esté occulte et incogneu : mais les furies, vengeresses de la conscience, le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché (*b*); » car il dict « qu'elle naist en l'instant et quant et quant le peché. » Quiconque attend la peine (*c*), il la souffre; et quiconque l'a meritee, l'attend. La meschanceté fabrique des tormens contre soy :

Malum consilium, consultori pessimum : (1)

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy mesme, car elle y perd son aiguillon et sa force pour iamais,

Vitasque in vulnere ponunt. (2)

(*a*) Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc. c. 8. — C.

(*b*) Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 9. — C.

(*c*) Sénèque, epist. 105, à la fin. — C.

(1) Le mal retombe sur celui qui l'a médité. *Apud* A. Gellium, l. 4, c. 5.

(2) Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. Virg., *Georg.* l. 4, v. 238.

Les cantharides (*a*) ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrarieté de nature : aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants :

Quippè ubi se multi per somnia sæpè loquentes,
Aut morbo delirantes, protraxe feruntur,
Et celata diù in medium peccata dedisse. (1)

Apollodorus (*b*) songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmitte, et que son cœur murmuroit en disant : « Ie te suis cause de touts ces maulx. » Aulcune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eulx mesmes :

Prima est hæc ultio, quòd se
Iudice nemo nocens absolvitur. (2)

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict

(*a*) Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 9. — C.

(1) Souvent les coupables se sont accusés eux-mêmes en songe ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes qu'ils avaient jusqu'alors cachés. Lucret. l. 5, v. 1157.

(*b*) *Voy.* Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 9; et Pollux, l. 4. c. 6, § 18. — C.

(2) Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne saurait s'absoudre à son propre tribunal. Juv. sat. 13, v. 2.

elle d'asseurance et de confiance; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que j'avois de ma volonté, et innocence de mes desseings :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque metumque suo : (1)

il y en a mille exemples; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses iuges : « Il vous siera bien (*a*), leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste (*b*) de celuy, par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde! » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict il, mes citoyens (*c*), allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy cy : » et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'as-

(1) Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. Ovide, *Fast.* l. 1, § 5.

(*a*) Plutarque, *Comment on se peut louer soy-mesme*, c. 5.—C.

(*b*) *De condamner à une peine capitale celui*, etc.

(*c*) Valère-Maxime, l. 3, c. 7, § 1. — C.

semblee et son accusateur mesme à sa suitte. Et Petilius, ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion (*a*), estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons (*b*), qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces. Ie ne crois pas qu'une ame cauterisee sceust contrefaire une telle asseurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live (*c*), pour sçavoir estre criminel et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir : car, pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et au rebours,

(*a*) Tite-Live, l. 38, c. 54 et 55. — C.
(*b*) *Livres de comptes.* — E. J.
(*c*) Tite-Live, l. 38, c. 54 et 55. — C.

si celuy qui n'a pas faict ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon (*a*) que de la vie luy estant proposé? Ie pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience: car, au coupable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse; et de l'aultre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier: que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr de si griefves douleurs?

Etiam innocentes cogit mentiri dolor: (1)

d'où il advient que celuy que le iuge a gehenné (*b*), pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de fausses confessions, entre lesquels ie loge Philotas (*c*), considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy feit, et le progrez de gehenne. Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse aye

(*a*) *Une si belle récompense que celle*, etc. — E. J.

(1) La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents. *Ex Mimis Publii Syri.*

(*b*) *Mis à la gêne, à la question.* — E. J.

(*c*) Quinte-Curce, l. 6, c. 7. — C.

peu inventer : bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis. Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tormenter et desrompre (*a*) un homme, de la faulte duquel vous estes encores en doubte. Que peult il mais de vostre ignorance ? Estes vous pas iniuste, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer ? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il aime mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'execute. Ie ne sçais d'où ie tiens ce conte (*b*), mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice (*c*). Une femme de village accusoit devant un general d'armee (*d*), grand iusticier, un soldat pour avoir

(*a*) *Rompre*. C'est ainsi que, plus haut, on trouve *destrancher* pour *trancher*. — E. J.

(*b*) Il est dans Froissart, vol. 4, c. 87; et c'est là sans doute que Montaigne l'avait lu, quoiqu'il ne s'en souvint plus quand il composa ce chapitre. — C.

(*c*) C'est-à-dire, *il représente exactement la justice de notre procédé sur cet article-là*. — C.

(*d*) Bajazet Ier, que Froissard nomme l'*Amorabaquin*. Je viens d'apprendre de l'ingénieux commentateur de Rabelais, t. V, p. 217, que Bajazet fut ainsi nommé, parce qu'il était fils d'*Amurat*; ce que je remarque en faveur de ceux qui pourraient l'ignorer, comme je faisais avant que d'avoir jeté les yeux sur cette page de Rabelais imprimé à Amsterdam, chez Henri Desbordes, en 1711. — C.

arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general (*a*), aprez avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coulpable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict: et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

CHAPITRE VI.

DE L'EXERCITATION.

Sommaire. Pour former notre âme à la vertu, ce n'est point assez du raisonnement, il faut l'*expérience*. Mais si l'on peut, par l'expérience, fortifier son âme contre les douleurs, l'indigence, etc., rien de moins possible contre la mort qu'on ne souffre qu'une fois. Il s'est trouvé des hommes, il est vrai, qui ont voulu, lorsqu'elle approchait d'eux, l'examiner de près, qui la savouraient, pour ainsi dire; mais le résultat de leurs observations a été nécessairement perdu pour les au-

(*a*) Tout ceci est raconté au long, et bien attesté, dans l'*Histoire de Messire Jehan Froissart*, vol. IV, c. 87. — C.

tres hommes. Il y a pourtant des moyens de s'apprivoiser avec elle, et presque de l'essayer. C'est une image de la mort que le sommeil; les défaillances complètes, les évanouissements lui ressemblent encore plus. — Histoire d'un accident arrivé à Montaigne, qui lui causa un évanouissement de quelques heures; ce qu'il éprouva pendant cette crise, et lorsqu'il eut repris ses sens. Ce fut pour lui une preuve de l'opinion qu'il s'était faite depuis long-temps, que les maux ne sont pas tels que notre imagination nous les fait supposer; que les malades à l'agonie, ceux qui ont été dangereusement blessés, les épileptiques, etc., n'éprouvent pas des douleurs très-violentes, et n'ont pas, comme nous le croyons, une véritable horreur de la mort; que leurs gémissements, leurs convulsions qui attristent ou effraient les spectateurs, sont les effets d'une désorganisation physique auxquels leur âme ne participe point; qu'il en est de même des réponses qu'ils font, des discours qu'ils prononcent : leur jugement n'y est pour rien; leur état est celui d'un homme qui ne serait ni tout-à-fait éveillé, ni complètement endormi. Si Montaigne s'est si long-temps arrêté sur l'accident qu'il éprouva, c'est que son but est de s'étudier dans toutes les circonstances de la vie, afin d'offrir aux autres d'utiles documents. Peu d'auteurs ont parlé d'eux-mêmes avec la même sincérité; on n'en trouve que deux ou trois exemples parmi les anciens. C'est à tort que l'on accuse de vanité ceux qui se confessent ainsi publiquement, qui montrent à découvert leurs actions et leurs pensées. L'objet de la sagesse n'est-il pas de *se bien connaître* ?

Exemples: Canius Julius; Montaigne; Archiloque; Alcée; Lucilius; Socrates.

Il est malaysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer iusques à l'action, si, oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont iectez, à escient, à la preuve des difficultez: les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame. Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indi-

gence et tels aultres accidents : mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes touts apprentis quand nous y venons. Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gouster et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage : toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles;

Nemo expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitaï pausa sequuta. (1)

Canius Iulius (*a*), noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula, oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda : « Eh bien, Canius! en quelle demarche est à cette heure vostre ame? que faict elle? en quels pensements estes vous? » « Ie pensois, luy respondict il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque

(1) On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. Lucret. l. 3, v. 942.

(*a*) *Voy.* Sénèque, *de Tranquillitate Animi*, c. 14. — C.

ressentiment de son yssue; pour, si i'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, «advertissement à mes amis.» Cettuy ci philosophe, non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

Ius hoc animi morientis habebat.(1)

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous! A l'ad-

(1) Tant il exerçoit d'empire sur son âme, à l'heure même de la mort. Lucan. l. 8, v. 636.

venture, pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre; et, dez la vie, nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbez par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu touts sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au poinct du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir; nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre; et celles là peuvent tumber en experience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé; ie dis non seulement entiere, mais encores alaigre et bouillante; cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que, quand ie suis venu à les experi-

menter, i'ay trouvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte. Voicy que i'espreuve touts les jours : suis ie à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, ie m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en la campaigne : y suis ie moy mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : ie feus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse; et i'ay trouvé que, lors de ma santé, ie plaignois les malades beaucoup plus que ie ne me treuve à plaindre moy mesme, quand i'en suis; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. I'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que ie prends à tant d'apprests que ie dresse et tant de secours que i'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'advantage.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes, il ne me souvient pas bien de cela, m'estant allé un iour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau (*a*) de tout le trouble

(*a*) *Le milieu ou le centre.*—E. J.

des guerres civiles de France ; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que ie n'avois point besoing de meilleur equipage, i'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperee, frais au demourant et vigoreux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, veint à le poulser
" à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'aultre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy ; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que i'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceincture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul evanouïssement que i'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par touts les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir ; me tenants pour mort, me prindrent entre leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison,

qui estoit loing de là environ une demy lieue françoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, ie commenceay à me mouvoir et respirer; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoing de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, ie commenceay à reprendre un peu de vie; mais ce feut par les menus (*a*), et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchants de la mort que de la vie :

> Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
> Non s'assicura attonita la mente. (1)

Cette recordation, que i'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idee si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à reveoir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere,

---

(*a*) *Peu à peu.*—E. J.

(1) Car l'âme, encore incertaine de son retour, ne pouvait revenir de son abattement. Torq. Tasso, *Gerus. liberata*, cant. 12, stanz. 74

Come quel ch' or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra 'l sonno e l'esser desto. (1)

Quant aux functions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. Ie me veis tout sanglant, car mon pourpoinct estoit taché partout du sang que i'avois rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que i'avois une arquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres; ie fermois les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslee à cette doulceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil. Ie crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soient agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent

(1) Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveillé, tantôt ouvre les yeux, et tantôt les ferme. Torq. Tasso, *Gerus liberata*, cant. 8, stanz. 26.

l'ame pressee de cogitations penibles. C'a esté tousiours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de la Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

Vi morbi sæpè coactus
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit; ingemit, et fremit artus;
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in iactando membra fatigat, (1)

ou blecez en la teste, que nous pyons grommeller et rendre par fois des soupirs trenchants, quoyque nous en tirons aulcuns signes par où il semble qu'il leur reste encores de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps; i'ay tousiours pensé, dis ie, qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ; (2)

---

(1) Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout-à-coup à vos pieds, comme frappé de la foudre; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine; il se roule et s'agite en tous sens. Lucrèt. l. 3, v. 486.

(2) Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie.
Ovid. *Trist.* l. 1, eleg. 3, v. 12.

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aulcune force au dedans pour se recognoistre; et que par ainsin ils n'avoient aulcun discours qui les tormentast, et qui leur peust faire iuger et sentir la misere de leur condition; et que, par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre. Ie n'imagine aulcun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vifve et affligee, sans moyen de se declarer; comme ie dirois de ceulx qu'on envoye au supplice, leur ayant coupé la langue, si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me sembfe la mieulx seante, si elle est accompaignee d'un ferme visage et grave; et comme ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessifve et impossible; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante;

Hunc ego Diti
Sacrum iussa fero, teque isto corpore solvo: (1)

(1) J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu; j'enlève cette

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement (*a*) à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame; et faisons des responses, à la suitte des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens. Or, à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne foys nul doubte que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanouï, ie me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car i'estois desarmé), et si sçais que ie ne sentois en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance;

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant;(1)

âme dévouée aux dieux des enfers, et je brise ses chaînes mortelles. Virg. *Æneid.* l. 4, v. 702.

(*a*) *Rapport, convenance.* — E. J.

(1) Les doigts mourants s'agitent, et ressaisissent le fer qui leur échappe. *Æneid.* l. 10, v. 396.

ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestent des offices, et ont des agitations à part de nostre discours. (*a*)

Falciferos memorant currus abscindere membra,....
Ut tremere in terrâ videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum; cùm mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem : (1)

i'avois mon estomach pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles mesme, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

(*a*) *Auxquelles notre raison n'a point de part.*— E. J.

(1) On dit qu'au fort de la mêlée, les chars, armés de faux, coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si prompt ait pu parvenir jusqu'à l'âme. Lucanr. l. 3, v. 642.

Comme i'approchay de chez moi, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumez en telles choses, non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que ie veoyois s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee; si est ce que ie n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue (*a*), qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles; ils ne venoient pas de chez moy. Ie ne sçavois pourtant ny d'où ie venois, ny où i'allois; ny ne pouvois poiser et considerer ce que on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage (*b*); ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme

(*a*) *En l'air.* — E. J.
(*b*) *Par usage, par habitude.* — E. J.

foiblesse sans aulcune douleur. Ie veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie sentis une infinie doulceur à ce repos; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, de quoy ie n'en receus aulcun, tenant pour certain que i'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse; car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir: ie me laissois couler si doulcement, et d'une façon si molle et si aysee, que ie ne sens gueres aultre action moins poisante que celle là estoit. Quand ie veins à revivre, et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei, (1)

qui feut deux ou trois heures aprez, ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres touts moulus et froissez de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que i'en pensay remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve; et me sens encores de la

(1) Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. Ovid. *Trist.* l. 1, eleg. 3, v. 14.

secousse de cette froissure. Ie ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me péas remettre, ce feut la souvenance de cet accident; et me feis redire plusieurs fois où i'allois, d'où ie venois, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'aultres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me representer l'estat où ie m'estois trouvé, en l'instant que i'avois aperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce penssement avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secousse, et que ie revenois de l'aultre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tiree pour moy: car, à la verité, pour s'apprivoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline (*a*), chascun est à soy mesme une tresbonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est pas

(*a*) L. 22, c. 24, sect. 51. — C.

la leçon d'aultruy, c'est la mienne : et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un aultre. Au demourant, ie ne gaste rien, ie n'use que du mien; et si ie foys le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne, car c'est en folie (*a*) qui meurt en moy, qui n'a point de suitte. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens (*b*) qui ayent battu ce chemin; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommendees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees, que ie ne contreroolle et n'estudie que moy; et si i'estudie aultre chose, c'est pour soubdain la coucher sur moy, ou en

(*a*) *D'une espèce de folie qui meurt en moi*, etc. — C.

(*b*) Comme *Archiloque* et *Alcée* parmi les Grecs, et *Lucilius* parmi les Romains. — C.

moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, ie foys part de ce que i'ay apprins en cette cy, quoyque ie ne me contente gueres du progrez que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se fault il testonner (*a*), encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place (*b*): or, ie me pare sans cesse, car ie me descris sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux, et le prohibe obstineement, en hayne de la venterie qui semble tousiours estre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser,

In vitium ducit culpæ fuga ; (1)

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce feust necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, ie ne doibs pas, suyvant mon general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est en moy; et ne doibs cacher cette faulte, que i'ay non seulement en

(*a*) *Friser ses cheveux, parer sa tête.*

(*b*) *Pour aller en ville, se montrer sur la place.*

(1) Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Hor. *de Arte post.* v. 31. (Traduct. de Boileau.)

usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que i'en crois, cette coustume a tort de condamner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent : on ne peult abuser que des choses qui sont bonnes ; et crois de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saincts, que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se bridthan; ne foys ie moy, quoyque ie sois aussi peu l'un que l'aultre. S'ils n'en escrivent à poinct nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le trottoir (*a*). De quoy traicte Socrates plus largement que de soy? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voisins (*b*) à tout le peuple. « Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. » Nous disons donc tout; car nostre vertu mesme est faultiere et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre : qui me deffend d'en parler selon mon sens,

(*a*) *D'en parler sans réserve*, et, comme on dit, *à bride abattue*. — C.

(*b*) *Les protestants*. — C.

experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments, non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un aultre, non selon la sienne. Si c'est gloire (*a*), de publier soy mesme ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero? A l'adventure, entendent ils que ie tesmoigne de moy par ouvrage et par effects, non pas nuement par des paroles. Ie peins principalement mes cogitations; subiect informe qui ne peult tumber en production ouvragiere, à toute peine le puis ie coucher en ce corps aëré de la voix : des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants touts apparents effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniecturalement et incertainement : eschantillons d'une montre particuliere. Ie m'estale entier : c'est un skeletos (*b*) où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege; l'effect de la toux en a produict une partie; l'effect de la pasleur ou battement de cœur un' aultre, et doubteusement. Ce ne sont mes gestes que i'escris; c'est

(*a*) *Si c'est être vain et glorieux que de publier soi-même ses bonnes qualités*, etc. — *Gloire* signifie ici *vanité*, *présomption* : c'est dans ce sens que Philippe de Commines a souvent employé ce mot. —C.

(*b*) *Un squelette*. — L. J.

moy, c'est mon essence. Ie tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement consciencieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si ie me semblois bon et sage, tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote(a): nulle vertu ne s'ayde de la faulseté; et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousiours presumption, c'est encores souvent sottise: se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy ordonnent, qui, en deffendant de parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part. De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir: mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement; qui se veoyent aprez leurs affaires; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy; et s'estoffer et

(a) *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 7. — C,

bastir, faire des chasteaux en Espaigne; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enyvre de sa science, regardant soubs soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive (*a*) les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quant et quant en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité (*b*) de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes (*c*) au precepte de son dieu, « de se cognoistre, » et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de *sage*. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

(*a*) *Qu'il se rappelle à la mémoire.* — E. J.
(*b*) *Le néant.*
(*c*) *Sincèrement, sérieusement.* — C.

CHAPITRE VII.

DES RÉCOMPENSES D'HONNEUR.

Sommaire. L'institution des récompenses honorifiques a des avantages. Au nombre de ces récompenses sont les couronnes de chêne et de laurier, les places réservées dans les lieux publics, certains titres et décorations, etc. — Elles ne sont point onéreuses au public. — Dès qu'on les prodigue, elles perdent tout leur prix. Il vaut mieux qu'un homme qui les mérite, en soit privé, que de les trop multiplier, ou de les accorder pour des actions qui n'ont point été profitables à la société. C'est une monnaie qui n'acquiert de prix que par sa rareté. On ne doit aucune récompense honorifique aux vertus communes. — Il est difficile d'appeler la considération sur un ordre nouveau de chevalerie. — Parmi les vertus dignes des récompenses honorifiques, la vaillance est au premier rang; et, quoiqu'elle soit commune en France, elle y jouit toujours de l'estime publique.
Exemples : Auguste; l'ordre de St-Michel; l'ordre du St-Esprit.

Ceulx qui escrivent (*a*) la vie d'Auguste Cæsar remarquent cecy, en sa discipline militaire, que

(*a*) Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 25.

des dons il estoit merveilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant : si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establir certaines marques vaines et sans prix pour en honorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte (*a*), la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publiques, la prerogative d'aulcuns surnoms et tiltres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, de quoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores. Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui ne chargent aulcunement le pu-

(*a*) *Meurte*, myrthus. — C'est un arbrisseau que nous nommons à présent *myrthe*. — C.

blicque, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultresfois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de ialousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doibt estre simplement d'honneur, on y mesle d'aultres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retrenche. L'ordre sainct Michel, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aulcune aultre commodité : cela faisoit qu'aultresfois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur : la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions ; par des richesses, on satisfaict le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive; voire et le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est

pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et plus espargnant de cette cy, que de l'aultre; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest? (1)

On ne remarque pas, pour la recommendation d'un homme, qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque iuste qu'elle soit; non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. Ie ne pense pas qu'aulcun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire en leur nation; et aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passee en coustume; et ne sçais avecques (a), si nous l'appellerions iamais grande estant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation, que cette là que peu

(1) A qui nul ne paraît méchant,
Nul ne saurait paraître juste.
MARTIAL, l. 12, epigr. 82.

(a) *Et ne sais en outre, en même temps.* — E. J.

de gents en iouïssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre (*a*), il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent; car il n'est aulcune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaicte et philosophique, de quoy ie ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant egualement toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle de quoy ie parle, et la rendent ayseement vulgaire, comme il est tresaysé à veoir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardoit plus loing : ce

(*a*) *De Saint-Michel.*

n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux ; la science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un homme militaire, *neque enim eædem, militares et imperatoriæ, artes sunt* (1), qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal ; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas touts ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs ; et ceulx d'auiourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulierement deue. Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soubdain remettre en credit et renouveller une

(1) Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. Tit. Liv. l. 25, c. 19. — C.

semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la derniere (*a*) encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'aultre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoing d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglee : oultre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu. Ce lieu pourroit recevoir quelque discours (*b*) sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux aultres; mais Plutarque estant souvent retumbé sur ce propos, ie me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre consideré, que nostre nation donne à la *vaillance* le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de *valeur :* et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un homme de bien, au style de nostre court et de nostre

(*a*) L'ordre du Saint-Esprit, de l'établissement duquel il parle. — Ce fut Henri III qui institua cet ordre en 1578.

(*b*) *Ce serait le lieu de faire quelques raisonnements.*

noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine; car la generale appellation de *vertu* (*a*) prend chez eulx etymologie de la *force*. La forme propre, et seule, et essencielle de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, c'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de language; ou bien, que ces nations, estants tresbelliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fiebvreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne femme, Une femme de bien, et Femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir (*b*) touts les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy.

(*a*) *Virtus* signifie en effet *force*, *vertu*, *valeur*. — E. J.
(*b*) *Nous mettions à indifférence*, *à négligence*. — E. J.

CHAPITRE VIII.

DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANTS.

A Madame d'Estissac.

Sommaire. Causes de l'affection des pères pour leurs enfants. Celle des enfants pour leurs pères n'est pas si vive; c'est que le sentiment de la reconnaissance est froid et peu expansif. — Il ne faut pas se laisser trop dominer par les penchants que l'on nomme *naturels*. On ne doit de l'amitié qu'aux enfants qui s'en montrent dignes. — Mais une faute des pères, c'est d'être souvent plus généreux envers leurs enfants lorsqu'ils sont très-jeunes, que lorsqu'un âge plus avancé a augmenté leurs besoins. Il semble qu'on les craigne alors comme des êtres qui veulent nous pousser hors de la vie. Il faudrait, au contraire, partager de bonne heure ses biens avec eux : en effet, le besoin les force souvent de commettre des actions viles, des vols, par exemple; et ils s'y s'accoutument. —Un père doit chercher à maintenir son autorité plutôt par la justice et l'exemple de ses vertus, que par des refus et des sévérités. La rigueur dans l'éducation forme des âmes serviles. — Il ne faut pas se marier trop jeune; l'âge favorable au mariage est trente-cinq ans. Ceci ne regarde point les classes inférieures de la société : il est de l'intérêt de tout homme qui vit

du travail de ses mains d'avoir beaucoup d'enfants. — Un père ne doit point se dépouiller trop jeune en faveur de ses enfants; mais, vieux, il ne doit garder que le nécessaire, en se réservant toutefois la faculté de les surveiller, de vivre avec eux, ou même de reprendre ses biens, s'il a des motifs de plainte. — Mais les hommes tardent toujours trop à s'éloigner des affaires de la vie: ils ne s'aperçoivent pas des ravages qu'a faits le temps sur leur esprit comme sur leur corps. — On se trompe quand on croit se rendre plus respectable à ses enfants par la morgue et la hauteur. Il vaut mieux se faire aimer que de se faire craindre. Quand les vieillards sont grondeurs, chagrins, avares, toute leur maison les trompe, les femmes, les enfants, les domestiques. Dans la vieillesse, au reste, c'est un ami qu'il faut: l'amitié est préférable à toutes les liaisons de famille. — Un père regrette souvent de s'être montré trop grave et peu bienveillant envers ses fils. — Il y a des pères assez déraisonnables pour laisser à leurs femmes des biens dont leurs enfants devraient jouir. — Rien de moins prudent que d'épouser une femme qui apporte une riche dot: c'est la cause de la ruine de bien des familles. Mais que l'on ne croie pas, non plus, qu'en la prenant peu riche, elle sera plus traitable: aucune considération ne change le caractère d'une femme. — Un mari ne doit laisser à sa veuve que ce qu'il lui faut. On ne doit la rendre maîtresse de disposer de la fortune de ses enfants, que pendant leur plus bas âge. — Pour la distribution des biens qu'on laisse en mourant, le mieux est de s'en rapporter aux lois admises dans le pays. Les testaments sont presque toujours injustes. Les substitutions n'ont d'autre objet

que de donner à des noms une ridicule éternité. Combien aussi ne se trompe-t-on pas en déshéritant des enfants dont les qualités extérieures ne donnent aucune espérance pour l'avenir? Montaigne se cite comme ayant été lourd et hébété. — Revenons aux femmes. Il ne faut pas leur donner le droit de partager leurs biens entre leurs enfants. La mobilité et la faiblesse de leur jugement ne leur permettent pas de faire de bons choix : elles affectionnent le plus souvent ceux qui le méritent le moins. On compte en vain sur ce qu'on appelle la *tendresse maternelle*. En ont-elles, celles qui confient à des étrangères, et souvent aux mamelles des animaux, les enfants qu'elles devraient allaiter! — Les hommes chérissent les productions de leur esprit bien plus que leurs propres enfants; et, en effet, c'est bien plus exclusivement leur ouvrage.

Exemples: Un gentilhomme adonné au vol; la fille de Montaigne; Thalès; les anciens Gaulois; un roi de Tunis; des lutteurs; l'empereur Charles V; un doyen de Saint-Hilaire de Poitiers; Caton; le maréchal de Mont-Luc; Montaigne, dans son enfance; l'évêque Héliodore; Labiénus; Cassius Severus; Cremutius Cordus; Lucain; Epicure; Saint-Augustin; Epaminondas; Alexandre et César; Phidias; Pygmalion.

Madame, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamais à mon honneur de cette sotte entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloingné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur

melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que ie m'estois iecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, ie me suis presenté moy mesme à moy, pour argument et pour obiect. C'est le seul livre au monde de son espece, et d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette œuvre digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie; car à un subiect si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, i'en eusse oublié un traict d'importance, si ie n'y eusse representé l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montree à vos enfants tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté de quoy vous avez soustenu, tant d'annees et au travers de tant d'espineuses diffi-

cultez, la charge et conduicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par touts les coings de France, et vous tiennent encores assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune; il dira aysee-ment, avecques moy, que nous n'avons poinct d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que la vostre. Ie loue Dieu, madame, qu'elle aye esté si bien employee; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, asseurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et recognois-sance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, ie veulx, si ces escripts viennent un iour à luy tumber en main, lors que ie n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, Qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encores plus vifvement tesmoigné par les bons effects de quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct, qui se veoye universelle-

ment et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), ie puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuict, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommendee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : ioinct cette aultre consideration aristotelique (*a*), que celuy qui bien faict à quelqu'un l'aime mieulx, qu'il n'en est aimé; et celuy à qui il est deu aime mieulx, que celuy qui doibt; et tout ouvrier aime mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher, Estre (*b*); et Estre consiste en mouvement et action; parquoy chascun est aulcunement (*c*) en son ouvrage. Qui bien faict, exerce un' action belle et honneste, qui receoit, l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui

(*a*) Arist. *Eth. ad Nicom.* l. 9, c. 7. — C.

(*b*) *D'autant que nous regardons l'être, l'existence, comme une chose précieuse.* — C.

(*c*) *En quelque sorte.*

l'a faict une gratification constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si doulce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne feussions pas servilement assubiectis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire, nous debvons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle: la seule raison doibt avoir la conduicte de nos inclinations. I'ay, de ma part, le goust estrangement mousse (a) à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre iugement, comme, sur ce subiect duquel ie parle, ie ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encores nays, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglée debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance

(a) *Emoussé.* — E. J.

qu'ils nous donnent d'eulx; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant et quant la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; et en iuger de mesme, s'ils sont aultres : nous rendants tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au contraire; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, ieux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees; comme si nous les avions aimez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de iouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qui leur fault estant en aage. Voire il semble que la ialousie, que nous avons de les veoir paroistre et iouïr du monde quand nous sommes à mesme (*a*) de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains (*b*) envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous soliciter de sortir; et si nous avions à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous

(*a*) *Au moment même, sur le point de la quitter.* — E. J.
(*b*) *Retirés, resserrés.* — E. J.

mesler d'estre peres. Quant à moy, ie treuve que c'est cruauté et iniustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est iniustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, iouïsse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'advancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulser au service publicque et cognoissance des hommes. On les iecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour iniuste qu'elle soit, à prouveoir à leur besoing: comme i'ay veu, de mon temps, plusieurs ieunes hommes, de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. I'en cognois un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere treshonneste et brave gentilhomme, ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondit, et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son pere; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de

laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me feit souvenir du conte que i'avois ouï faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier, du temps de sa ieunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette traficque (*a*), il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoing, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que, parmy leurs compaignons mesmes, il desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Ie suis Gascon, et si n'est vice auquel ie m'entende moins : ie le hais un peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours ; seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la iustice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Ie crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres.

(*a*) *Trafique* est féminin dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave, et dans celui de Nicot. Nous disons aujourd'hui *ce trafic*, comme on a mis dans les dernières éditions de Montaigne. — C.

Et si on me respond ce que feit un iour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit, pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote (*a*), est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose, mais c'est la medecine à un mal, duquel on debvoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doibt nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté et doulceur de ses mœurs; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir reglé l'ame à

(*a*) *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 3. — C.

leur debvoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force :

Et errat longè, meâ quidem sententiâ,
Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quàm illud quod amicitiâ adiungitur. (1)

I'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contrainete; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison et par prudence et addresse, ne se faict iamais par la force. On m'a ainsi eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. I'ay deu la pareille aux enfants que i'ay eu : ils me meurent touts en nourrice; mais Leonor, une seule fille qui est eschappee à cette infortune (*a*), a attaint six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, et pour le chastiement de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez

(1) C'est se tromper fort, à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force que par l'affection. Terent. *Adelph.* act. 1, sc. 1, v. 40.

(*a*) Cette Leonore, fille de Montaigne, fut mariée depuis au vicomte de Gamaches.

d'aultres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que ie sçais estre iuste et naturelle. I'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nays à servir, et de condition plus libre : i'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Ie n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus laches, ou plus malicieusement opiniastres. Voulons nous estre aimez de nos enfants? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny iuste ny excusable, *nullum scelus rationem habet?*)(1) accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous fauldroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur; car cet inconvenient nous iecte à plusieurs grandes difficultez : ie dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire (*a*), la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de

(1) Car nul crime n'est fondé en raison. Tit. Liv. l. 28, c. 28.

(*a*) *Gagnée, en travaillant.* — L. J.

mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

Ie me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote (*a*). Platon (*b*) ne veult pas qu'on se marie avant les trente; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes; qui, ieune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas-temps (*c*); » et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps ». Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois (*d*) estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommendoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

(*a*) C'est trente-sept, et non trente-cinq. *Politic. l.* 7, c. 16. — C.

(*b*) C'est à la fin du 6e livre *de Rep.* où il dit, *depuis trente jusqu'à trente-cinq.* — C.

(*c*) Diogène Laerce, dans la *Vie de Thalès*, l. 1, segm. 26.—C.

(*d*) Ce que Montaigne attribue ici aux Gaulois, César le dit expressement des Germains, *de Bello Gallico*, l. 6. — C.

Ma or congiunto a giovinetta sposa,
E lieto omai de' figli, era invilito
Ne gli affetti di padre e di marito. (1)

Muleasses, roy de Thunes (*a*), celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avecques les femmes, l'appellant brode (*b*), effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, Tarentin, de Crisso, d'Astillus, de Diopompus et d'aultres (*c*), que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des ieux olympiques, de la palestrine (*d*), et tels exercices, ils se priverent autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier, qu'aprez quarante ans; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt: *il* est luy mesme au train

(1) Uni à une jeune épouse, il goûtait le bonheur d'être père, et ces sentiments si doux avaient amolli son courage. Tasso, *Gerusal. liber.* canto 10, stanza 39.

(*a*) *De Tunis.* — E. J.

(*b*) *Lâche, efféminé :* Cotgrave, dans son *Dictionnaire français et anglois.* Si je ne me trompe, *brode*, pris en ce sens, est un terme purement gascon. — C.

(*c*) Platon, *de Legibus*, l. 8. — C.

(*d*) *La lutte.* — C.

de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince : il a besoing de ses pieces; et en doibt certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir iustement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « Ie ne me veulx pas despouiller, devant que de m'aller coucher ». Mais un pere, atteré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas iusques à la chemise, mais iusques à une robbe de nuict bien chaulde : le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceulx à qui, par ordonnance naturelle, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive : aultrement sans doubte il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son

fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force, pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

> Solve senescentem maturè sanus equum, ne
> Peccet ad extremum, ridendus, et ilia ducat. (1)

Cette faulte, de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale (*a*), si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. I'ay veu, de mon temps, et cogneu familierement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que ie cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans: ie les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publicques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. I'ay aul-

(1) Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que, tout à coup efflanqué, hors d'haleine,
Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.
HOR. l. 1, epist. 1, v. 8.

(*a*) C'est-à-dire, *laquelle altération affecte également, à mon avis, le corps et l'âme, si tant est que l'âme n'en a pas plus de la moitié*, etc. — C.

trefois esté privé (*a*) en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte, cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Ie luy dis un iour, un peu hardiement, comme i'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale, car il n'avoit que celle là de bien logee et accommodee, et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit aultrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairrois, moy qui suis à mesme de iouer ce roole, la iouïssance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion; ie leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus

(*a*) *Ami particulier et familier.* — E. J.

commode; et de l'auctorité des affaires en gros, ie m'en reserverois autant qu'il me plairoit: ayant tousiours iugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contreroller leurs deportements, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduicte à venir. Et, pour cet effect, ie ne vouldrois pas fuyr leur compaignie; ie vouldrois les esclairer de prez, et iouïr, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne vivois parmy eulx (comme ie ne pourrois, sans offenser leur assemblee, par le chagrin de mon aage et l'obligation de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que i'aurois lors), ie vouldrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie veis, il y a quelques annees, un doyen de Sainct Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que, lorsque i'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit

toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qu'y luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine, vouloit il permettre qu'aulcun entrast pour le veoir ; il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet lui portoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se prómener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aulcunement (*a*) les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feit bientost aprez. J'essayerois, par une doulce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroict ; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

Ie veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature (*b*) n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere ; et desdaignons que nos en-

(*a*) *Jusqu'à un certain point, quelque peu.* — E. J.

(*b*) *Comme si la nature n'avait pas assez bien pourvu à l'établissement de notre autorité.* — C.

fants nous en appellent : j'ay reformé cett' erreur en ma famille (*a*). C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse : esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et reccoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de chenevière. Quand ie pourrois me faire craindre, i'aimerois encores mieulx me faire aimer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. I'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse avoit esté tresimperieuse; quand c'est venu sur l'aage,

(*a*) Le bon roi Henri IV la réforma aussi dans sa famille : « Car il ne voulait pas, dit Perefixe, que ses enfants l'appelassent *monsieur*, nom qui semble rendre les enfants étrangers à leur père, et qui marque la servitude et la sujétion; mais qu'ils l'appelassent *papa*, nom de tendresse et d'amour. » (*Histoire de Henri le-Grand*)—C.

quoyqu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complote : du grenier, du cellier, voire et sa bource, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere plus cheres que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance : chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne (*a*), soubdain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit, combien il veoyoit clair en ses affaires !

Ille solus nescit omnia.(1)

Ie ne sçache homme qui peust apporter plus de

(*a*) *S'attache à lui.* — C.

(1) Cependant, lui seul ignore tout ce qu'on fait chez lui. Terent. *Adelph.* act. 4, sc. 7, v. 9.

parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict; et si en est descheu comme un enfant : partant l'ay ie choisy, parmy plusieurs telles conditions que ie cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou aultrement. » En presence, toutes choses luy cedent : et laisse lon ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste iamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet? il plie son paquet, le voylà party; mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui despläise? on la suprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'adventure, il les saisit, ayant en constume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on, à touts coups, que tel luy demande

pardon, qui l'injurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires, que par une image disposee et desseignee (*a*), et satisfactoire le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. I'ay veu, soubs des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousiours proclive (*b*) aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures (*c*) de leur contraster ; la premiere excuse leur sert de pleniere iustification. I'en ay veu une qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation ! Nul maniement ne leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary ; il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousiours iniurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion avecques gloire ; et, comme en un commun

(*a*) *Et faite à dessein.* — E. J.

(*b*) *Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris.* — C.

(*c*) *Tous prétextes* — E. J.

servage, monopolent (*a*) facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu'Autant de valets, autant d'ennemis : » voyez sí, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doulx benefice d'inappercevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nous mesmes, en ce temps où les iuges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m'eschappe à venir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que ie suis trespipable. Et aura lon iamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que i'en veois aux bestes, si pure, avecques quelle religion ie la respecte! Si les aultres me pipent (*b*), au moins

(*a*) *Complotent, cabalent.* — E. J.
(*b*) *Trompent.* — E. J.

ne me pipe ie pas moy mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour me rendre tel (*a*) : ie me sauve de telles trahisons en mon propre giron; non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost et resolution. Quand i'ois reciter l'estat de quelqu'un, ie ne m'amuse pas à luy; ie tourne incontinent les yeulx à moy, veoir comment i'en suis : tout ce qui le touche me regarde; son accident m'advertit, et m'esveille de ce costé là. Touts les iours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus advantageusement. Feu monsieur le mareschal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre iamais communiqué à luy; et d'avoir perdu, sur cette humeur d'une gravité et grimace pater-

(*a*) C'est-à-dire, *capable d'éviter leurs piéges.* — C.

nelle, la commodité de gouster et bien cognoistre son fils, et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, « disoit-il, n'a rien veu de moy qu'une conte- « nance renfrongnee et pleine de mespris; et a « emporté cette creance, que ie n'ay sceu ny « l'aimer ny l'estimer selon son merite. A qui « gardois ie à descouvrir cette singuliere affec- « tion que ie luy portois dans mon ame? estoit « ce pas luy qui en debvoit avoir tout le plaisir « et toute l'obligation? Ie me suis contrainct et « gehenné pour maintenir ce vain masque; et y « ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa vo- « lonté quant et quant, qu'il ne me peult avoir « portee aultre que bien froide, n'ayant iamais « receu de moy que rudesse, ny senty qu'une « façon tyrannique. » Ie treuve que cette plaincte estoit bien prinse et raisonnable: car, comme ie sçais par une trop certaine experience, il n'est aulcune si doulce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avecques eulx une parfaicte et entiere communication. O mon amy (*a*)! en vaulx ie mieulx

(*a*) Montaigne s'adresse ici à la Boëtie, cet ami qui lui fut si cher, et qu'il a pour ainsi dire entraîné avec lui à l'immor-

d'en avoir le goust? ou si i'en vaulx moins? I'en vaulx, certes, bien mieulx: son regret me console et m'honore: est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout iamais les obseques? est il iouïssance qui vaille cette privation? Ie m'ouvre aux miens tant que ie puis, et leur signifie tresvolontiers l'estat de ma volonté et de mon iugement envers eulx, comme envers un chascun: ie me haste de me produire et de me presenter; car ie ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cæsar (*a*), cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny ne s'osoient trouver en publicque en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accoinstance.

I'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aulcuns peres de mon temps, qui ne se con-

---

talité, en consacrant son nom et son éloge dans un livre qui durera aussi long-temps que la langue française.

Fortunati ambo!
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo. — N.

(*a*) L. 6. — C.

tentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur touts leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decreptitude, iouïssant encores de touts ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuve ie peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole coniecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une aultre; elles s'aiment le

mieulx où elles ont plus de tort : l'iniustice les alleiche; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaires, d'autant plus qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles. C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doibt donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles : il fault plustost en charger les enfants que la mere.

En general la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre de les laisser distribuer à l'usage du païs : les loix y ont mieulx pensé que nous; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque, d'une prescription

civile, et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, ie tiens qu'il fault une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la iustice commune l'appelloit; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. I'en veois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à poinct pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents, font l'operation. Ce sont gents qui se iouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suytte, et de trop de poids, pour estre ainsi promenee à chasque instant; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardant surtout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridi-

cule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines coniectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles. A l'adventure, eust on faict iniustice de me desplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que touts mes freres, mais que touts les enfants de ma province; soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. Ç'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle, et corriger les destinees au chois qu'elles ont faict de nos heritiers, on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous grands estimateurs de la beauté, d'important preiudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon (*a*) avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur

(*a*) Traité *des Lois*, l. XI. — C.

donner plus et moins, selon nos fantasies! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est mal aysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui foys les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous solicite mal à propos de faire testament iniuste, ie vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, i'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doibt ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas une chose plus que l'aultre, qui, autant que ie puis, prends soing du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deue sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur

fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement les vieilles de quoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le chois qu'elles feront des enfants, qui est à touts les coups inique et fantastique. Car cet appetit desreglé et ce goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses (*a*) elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules; comme les animaulx qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir,

(*a*) *De leurs grossesses.* — C.

par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier prouſit, nous arrachons touts les iours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en chargé; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande solicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours : et i'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent iamais que huict iours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en

faict de mesme d'une aultre chevre. I'en veis un l'aultre iour à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntee d'un sien voisin, il ne peut iamais s'adonner à l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi aysement que nous, l'affection naturelle. Ie crois qu'en ce que recite Herodote (*a*), de certain destroict de la Lybie, il y a souvent du mescompte; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant fôrce de marcher, treuve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or, à considerer cette simple occasion d'aimer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommendation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de

(*a*) L. 4. — C.

nos aultres enfants est beaucoup plus leur, que nostre, la part que nous y avons est bien legiere; mais de ceulx cy, toute la beauté, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vifvement que les aultres. Platon (*a*) adiouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos.

Or, les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon evesque de Tricca (*b*), aima mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille (*c*), fille qui dure encores bien gentille, mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee (*d*) pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et, entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce croisie,

(*a*) Dans son dialogue intitulé, *Phèdre*.

(*b*) *Tricca*, ville de la Thessalie supérieure; en grec, Τρικκὴ.—C.

(*c*) Que de condamner son roman intitulé, Αἰθιοπικά, *Histoires Ethiopiques*. Nicephor. l. 12, c. 34. — C.

(*d*) *Ajustée, parée.* — C.

fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui feurent soubs Cæsar en la guerre des Gaules, et qui depuis, s'estant iecté au party du grand Pompeius, si mainteint si valeureusement, iusques à ce que Cæsar le desfeit en Espaigne : ce Labienus, de quoy ie parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy (*a*) que commencea ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maulx corporels

(*a*) *In hunc primum excogitata est nova pœna : effectum est enim per inimicos, ut omnes ejus libri incenderentur. Res nova et insueta, supplicia de studiis sumi.* M. Annæi Senec. *Controvers.* l. 5, ab initio; p. 350, t. 3, edit. varior. — C.

aux disciplines et monuments des Muses. Or, Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres ; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaysé de montrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme treseloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le debvoit quant et quant condamner à estre bruslé tout vif, car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius (*a*) Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus, estant fugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desia escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froidure eut saisi les extremitez de ses membres, et com-

(*a*) Montaigne a laissé dans le texte *Greuntius*, mais c'est une *défaillance de sa mémoire*. Voyez TACITE, *Annal.* l. 4, c. 34.—N.

mencea à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale (*a*), qu'il recitoit; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus chères pendant nostre vie? Pensons nous qu'Epicurius, qui, en mourant, tormenté, comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nays et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que, s'il eust esté au chois de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'aultre? Ce seroit à l'adventure impieté en sainct Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on luy proposoit

(*a*) TACITE, *Annal.* l. 15, vers la fin. — C.

d'enterrer ses escripts, de quoy nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieulx enterrer ses enfants. Et ie ne sçais si ie n'aimerois pas mieulx beaucoup en avoir produict un, parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que ie donne, ie le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que ie luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sçavoir assez de choses que ie ne sçais plus, et tenir de moy ce que ie n'ay point retenu ; et qu'il fauldroit que, tout ainsi qu'un estrangier, i'empruntasse de luy, si besoing m'en venoit; si ie suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Æneïde, que du plus beau garson de Rome; et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'aultre : et selon Aristote (*a*), de touts ouvriers, le poëte est nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles (*b*) qui feroient un iour honneur à leur pere

(*a*) *Ethic. Nicom.* l. 9, c. 7. — C.

(*b*) C'est ainsi que le mot est rapporté par Diodore de Sicile,

(c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti d'eschanger celles là aux plus gorgiases (*a*) de toute la Grece : ou qu'Alexandre et Cæsar ayent iamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire ie fais grand doubte que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aimast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté : tesmoing ce que l'on recite de Pigmalion, qui, ayant basty une statue de femme, de beauté singuliere, il devint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage, les dieux la luy vivifiassent :

---

1. 25, c. 87 ; car, selon Cornélius Népos, dans la *Vie d'Epaminondas*, c. 10, ce grand capitaine ne parle que d'une fille, savoir, la bataille de *Leuctres*. — C.

(*a*) Aux plus belles, aux plus aimables. *Gorgias* signifie mignon, propre, selon Nicot ; *gorgiase*, ou *gorginse*, agréable, belle, selon Borel. — C.

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore,
Subsidit digitis. (1)

CHAPITRE IX.

DES ARMES DES PARTHES.

Sommaire. Les guerriers français agissent avec imprudence, de ne prendre leurs armes qu'au moment où ils doivent servir. Nos pères restaient toujours armés, lorsqu'ils étaient à la guerre. — Il y a des nations qui ne se servent point d'armes défensives : et, en effet, dans une bataille, elles sont plus embarrassantes que vraiment utiles. On a plus de vigilance lorsqu'on ne se sent point protégé par tous ces objets que l'art invente pour la défense des guerriers. — C'est parce que nous ne voulons pas nous y habituer, que les armes nous paraissent si pesantes. Poids énorme des armes de plusieurs généraux et de leurs soldats. Ressemblance des armes des Parthes avec les nôtres.

Exemples : Les Français d'aujourd'hui, et leurs pères; Alexandre; les anciens Gaulois; Scipion le Jeune; l'empereur Caracalla; les Romains; les soldats de Marius; ceux de Scipion; Ammien Marcellin; les Parthes; Démétrius et Alcime.

C'est une façon vicieuse de la noblesse de nostre

(1) Il touche l'ivoire ; et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts. Ovid. *Met.* l. 10, f. 8, v. 41.

temps, et plèine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le poinct d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloingné : d'où il survient plusieurs desordres; car, chascun criant et courant à ses armes sur le poinct de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade (*a*), leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublees et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloingner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live, parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerèbant* (1). Plusieurs nations vont encores, et alloient anciennement à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

Tegmina queis capitum raptus de subere cortex. (2)

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui feut

(*a*) *Salade*, espèce de casque sans crête, semblable à un pot ou à une *salière*. — E. J.

(1) Incapables de supporter la fatigue, ils avaient peine à porter leurs armes sur leurs épaules. Tit. Liv. l. 10, c. 28.

(2) Ils se faisaient des casques avec la molle écorce du liège. *Enéid.* l. 7, v. 742.

iamais, s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de gueres leur marché : s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un harnois, il n'en est gueres moindre nombre que l'empeschement des armes a faict perdre, engagez soubs leur pesanteur, où froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou aultrement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espesseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix, entravez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, que elles ont à nous. Tacitus (*a*) peinct plaisamment des gents de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus (*b*), veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et malayseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les desfaire ayseement, et par eulx commencea sa charge, et sa victoire. Et à present

(*a*) *Annal.* l. 3. — C.
(*b*) Plutarque, *Vie de Lucullus*, c. 13. — C.

que nos mousquetaires sont en credit, ie crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traisner à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants. Cette humeur est bien esloingnee de celle du ieune Scipion (*a*), lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes soubs l'eau, à l'endroict du fossé par où ceulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy: disant que ceulx qui assailloient debvoient penser à entreprendre, non pas à craindre: et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un ieune homme qui luy faisoit montre de son beau bouclier: « Il est vrayement beau, mon fils! mais un soldat romain doibt avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. » Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

L'usbergo in dosso haveano, e l'elmo in testa,
Duo di questi guerrier, dei quali io canto;
Nè notte o dì, dappoi ch' entraro in questa
Stanza, gli haveano mai messi da canto;
Che facile a portar come la vesta

(*a*) Valère-Maxime, l. 3, *in Romanis*, § 2. — C.

Era lor, perchè in uso l' havean tanto : (1)

l'empereur Caracalla (*a*) alloit par païs à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armee : les pietons romains portoient non seulement le morion (*b*), l'espee et l'escu (car, quant aux armes, dict Ciceron (*c*), ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres, *arma enim, membra militis esse dicunt*) (2); mais quant et quant encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze iours, et certaine quantité de paulx (*d*) pour faire leurs remparts, iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius (*e*), ainsi chargez, marchants en battaille, estoient duicts à faire cinq lieues en cinq heu-

(1) Deux des guerriers que je chante ici avaient la cuirasse sur le dos et le casque en tête. Depuis qu'ils étaient dans ce château, ils n'avaient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portaient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étaient accoutumés. Ariosto, cant. 12, stanz. 30.

(*a*) *Voyez* Xiphilin, *Vie de Caracalla*. — C.

(*b*) Le *morion* est une sorte de casque semblable à celui appelé *salade*; mais l'un est à l'usage des soldats de pied, l'autre des chevau-légers. *Voyez* la note sur *salade*, p. 219.—E. J.

(*c*) *Tusc. quæst.* l. 2, c. 16. — C.

(2) Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 16. — De là, en latin, l'analogie d'*arma*, armée, avec *armus*, épaule, et *armilla*, bracelet. — E. J.

(*d*) *Pieux*, ou *palissades*. — E. J.

(*e*) Plutarque, *Vie de Marius*, c. 4. — C.

res, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le ieune Scipion (*a*), reformant son armee en Espaigne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubs un aultre toict que celuy du ciel, quelque temps qu'il feist. Nous ne menerions gueres loing nos gents, à ce prix là!

Au demourant, Marcellinus (*b*), homme nourry aux guerres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloignee de la romaine. « Ils avoient, dict il, des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps; et si estoient si fortes, que nos dards reiaillissoient venants à les heurter : » (ce sont les escailles de quoy nos ancestres avoient fort accoustumé de

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Rois*, article de *Scipion le ieune*. — C.

(*b*) Ammien Marcellin, l. 24, c. 7. — C.

se servir). Et dict en un aultre lieu (*a*): « Ils avoient, leurs chevaulx forts et roides, couverts de gros cuir; et eulx estoient armez, de çap à pied (*b*), de grosses lames de fer, rengees de tel artifice, qu'à l'endroict des iointures des membres, elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representants au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds, qui respondoient à leurs yeulx, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoient assez malayseement haleine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris,
Horribilis visu; credas simulacra moveri
Ferrea, cognatoque viros spirare metallo:
Par vestitus equis, ferratâ fronte minantur,
Ferratosque movent, securi vulneris, armos. (1)

Voylà une description qui retire bien fort à

(*a*) L. 25, c. 1. — C.

(*b*) *De la tête aux pieds.* — E. J.

(1) Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu'elle enferme; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer : on dirait que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure; le fer couvre leur front superbe; et leurs flancs, sous un pareil rempart, bravent les traits impuissants. CLAUDIAN. *in Ruff.* l. 2, v. 358.

l'equipage d'un homme d'armes françois, à tout ses barges (*a*). Plutarque dict que Demetrius feit faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids de six vingts livres (*b*), là où les communs harnois n'en poisoient que soixante.

CHAPITRE X.

DES LIVRES.

Sommaire. Double motif qu'avait eu Montaigne pour ne point citer les auteurs de qui il empruntait des pensées et même des passages entiers. Il voulait orner son ouvrage; il voulait rire ensuite de la critique que l'on ferait, peut-être, sans s'en douter, des auteurs les plus judicieux de l'antiquité. La science, selon lui, coûte trop à acquérir. Il aime mieux passer doucement la vie: aussi ne lit-il que les auteurs qui l'amusent, ou qui lui apprennent à bien vivre et à mourir. — Il met au premier rang des auteurs *plaisants* Boccace, Rabelais et Jean-Second. Avec l'âge, ses goûts ont changé: Ovide et l'Arioste ont beau-

(*a*) *Avec ses bardes*; c'est-à-dire, *bardé et couvert de fer*.—E. J.
(*b*) PLUTARQUE, *Vie de Démétrius*, c. 6. — C.

coup perdu de l'estime qu'il avait d'abord pour leurs ouvrages. Mais les fables d'Ésope lui semblent encore cacher un sens plus profond que celui que l'on croit communément y découvrir. Parmi les poètes latins, les premiers pour lui sont : Virgile, surtout par ses Géorgiques et son cinquième livre de l'Énéide ; Lucrèce, Catulle et Horace. Il prise aussi Lucain, mais plutôt pour ses pensées que pour son style. Combien Térence est au-dessus de Plaute. Il n'a pas besoin d'une fable compliquée pour intéresser ; aujourd'hui il faut aux Italiens et aux Espagnols trois ou quatre comédies de Térence, pour en fabriquer une seule qui vaut bien moins que les siennes. Les bons poètes ont toujours évité l'affectation et la recherche. Aussi les épigrammes de Catulle sont-elles supérieures, dans leur simplicité, à celles dont Martial a pris tant de peine à aiguiser les pointes. Tandis que Virgile fend l'air d'un vol hardi, l'Arioste ne fait que voleter de branche en branche.—Parmi les ouvrages sérieux, Montaigne préfère ceux de Plutarque et de Sénèque. Parallèle de ces deux auteurs. Cicéron lui paraît ennuyeux, surtout à cause de ses longs préambules et de ses éternelles définitions : il arrive toujours trop tard au sujet : ce n'est point ainsi qu'écrivaient Pline et quelques autres. Montaigne excepte pourtant, dans sa critique, les lettres à Atticus qui peignent avec assez de vérité les événements, et contiennent d'intéressantes particularités sur les mœurs et le caractère de l'auteur. Son éloquence a trouvé des censeurs : on lui a reproché l'emploi de certains mots sonores à la fin de ses longues périodes. Montaigne est aussi tenté de blâmer la manière de Platon, surtout en ce qu'il emploie, pour discuter, le genre du

dialogue. — De tous les auteurs, en divers genres, ceux que Montaigne affectionne le plus sont les historiens, parce qu'ils font connaître l'homme en général, et dévoilent les motifs de toutes ses actions. Eloge des Commentaires de César. Les historiens qui écrivent avec le plus de simplicité et de bonne foi, sont les meilleurs : de ce nombre, Joinville et Froissart. Mépris que l'on doit à ces écrivains qui se laissent gouverner par leurs intérêts ou leurs préjugés. Les bonnes histoires sont celles qui sont faites par des hommes qui ont eu part aux événements qu'ils rapportent. Jugement de Montaigne sur Guichardin, Philippe de Commines, Guillaume et Martin Dubellay.

Exemples : Montaigne; Boccace; Rabelais; Jean-Second; les romans des Amadis; l'Arioste; Ovide; Esope; Catulle; Horace; Lucain; Plaute; Térence; Martial; Plutarque; Sénèque; Cicéron; Cestius; Plutarque; Diogène-Laërce; César; Froissart; Joinville; Bodin; Philippe de Commines; Guillaume et Martin Dubellay.

Il ne fois point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du mestier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy; car à peine respondrois ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en

cherche de science, si la pesche où elle se liège; il n'est rien de quoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un iour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies; mais il ne m'en souvient plus; et si ie suis homme de quelque leçon, ie suis homme de nulle retention : ainsi ie ne pleuvis (*a*) aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel poinct monte, pour cette heure, la cognoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende (*b*) aux matieres, mais à la façon que i'y donne : qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousiours de moy; car ie fois dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suitte, ce que ie ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Ie ne compte pas mes emprunts, ie les poise; et si ie les eusse voulu faire valoir par nombre, ie m'en feusse chargé

(*a*) C'est-à-dire, *je ne garantis*. — *Pleuvir*, promettre : *Serviteur qu'on a* pleuvi *franc et quitte de tout larrecin, et autres crimes*. Nicot.—*Plevir*, c'est, dit Borel, *cautionner, promettre* — C.

(*b*) *Qu'on ne s'arrête pas*, etc., comme on a mis dans quelques éditions. — C.

deux fois autant : ils sont touts, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si i'en transplante quelqu'un en mon solage (*a*), et confonds aux miens; à escient, i'en cache l'aucteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts, d'hommes encores vivants, et en vulgaire (*b*), qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez; et qu'ils s'eschauldent à iniurier Seneque en moy. Il fault musser (*c*) ma foiblesse soubs ces grands credits. I'aimeray quelqu'un qui me sçache deplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court touts les coups à les trier par recognoissance de nation (*d*), ie sçais tresbien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop

(*a*) *Sol, terrain, terroir.* — E. J.
(*b*) *En langage vulgaire.* — E. J.
(*c*) *Cacher.* — C.
(*d*) *Par une connaissance expresse des lieux où ils ont pris naissance.* — C.

riches que i'y treuve semees; et que tous ces fruicts de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis ie tenu de respondre; si ie m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant: car il eschappe souvent des faultes à nos yeux; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la vérité peuvent loger chez nous sans iugement; et le iugement y peult aussi estre sans elles: voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de iugement que ie treuve. Ie n'ay point d'aultre sergeant de bande, à renger mes pieces, que la fortune: à mesme (a) que mes resveries se presentent, ie les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Ie veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est; ie me laisse aller comme ie me treuve; aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer et d'en parler casuellement et temerairement. Ie souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses; mais ie ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doulcement, et non

(a) *A mesure que*, etc. — E. J.

lacquieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy ie me veuille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Ie ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre;

Has meus ad metas sudet oportet equus. (1)

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles; ie les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si ie m'y plantois, ie m'y perdrois, et le temps; car i'ay un esprit primsaultier (*a*); ce que ie ne veois de la premiere charge, ie le veois moins en m'y obstinant. Ie ne foys rien sans gayeté; et la continuation et contention trop ferme esblouit mon iugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe; il fault que ie la retire, et que ie l'y remette à secousses : tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la par-

(1) C'est vers ce but que je dois précipiter ma course. Properт. l. 4, eleg. 1, v. 70.

(*a*) *De prime saut, qui fait ses plus grands efforts du premier coup.* — C.

courant à diverses veues, soubdaines reprinses, et reïterees. Si ce livre me fasche, i'en prends un aultre; et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Ie ne me prends gueres aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux grecs (*a*), parce que mon iugement ne sçait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence. Entre les livres simplement plaisants, ie treuve, des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Iehan Second (*b*), s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Ie dirai encores cecy, ou hardiment ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores

(*a*) Dans l'édition *in*-4° de 1588, Montaigne disait ici, *parce que mon iugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence*; ce qui peut servir de commentaire à ces paroles, *parce que mon iugement ne sait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence*. Montaigne veut nous apprendre par là qu'il n'avait qu'une médiocre intelligence de la langue grecque. — C. — Il déclare positivement (l. 2, c. 4) qu'il *n'entendoit rien au grec*, et (l. 1, c. 25) qu'il *n'avoit quasi du tout point d'intelligence du grec*; ce qui ne l'empêche pas d'en citer assez souvent des passages. — E. J.

(*b*) Jean Second était né à La Haye, en 1511; il mourut à vingt-cinq ans.

au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi aultrefois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Ie dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que ie ne tiens aulcunement estre de ma iurisdiction : ce que i'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand ie me treuve desgousté de l'Axioche (*a*) de Platon, comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur, mon iugement ne s'en croit pas : il n'est pas si sot de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux iugements anciens, qu'il tient de ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir; il s'en prend à soy, et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer iusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist, et advoue volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences que sa conception luy presente; mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage

(*a*) Titre d'un dialogue attribué à Platon. — E. J.

qui quadre bien à la fable; mais pour la plus part, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme i'en foys. Mais, pour suyvre ma route, il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng; et signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroits de l'Aeneïde, ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne (*a*), s'il en eust eu loisir; et le cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble le plus parfaict. I'aime aussi Lucain, et le practique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et iugements. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si souvent, que ie n'y treuve quelque beauté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aulcuns luy comparoient Lucrece : ie suis d'opi-

(*a*) *Peigne.* — E. J.

nions que c'est à la verité une comparaison inegale; mais i'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand ie me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se plaquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste? et qu'en diroit Arioste luy mesme?

O seclum insipiens et infacetum! (1)

I'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng; et la sentence que le premier iuge des poëtes romains (*a*) donne de son compaignon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se

(1) O siècle sans jugement et sans goût! Catull. ep. 43, v. 8.

(*a*) Horace, qui dit dans son *Art poétique*, v. 270, etc.:

At nostri proavi Plautinos et numeros, et
Laudavére sales, nimium patienter, utrumque,
Ne dicam stultè, miráti.

C'est-à-dire, « Nos pères ont été bien bons, pour ne pas dire « sots, d'avoir admiré la versification de Plaute, ses fades plai- « santeries. » — C.

meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer ; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur (*a*) tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subiect ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout ; il est par tout si plaisant,

Liquidus, puroque simillimus amni, (1)

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie veois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes (*b*), mais

(*a*) Térence.

(1) Son style coule avec la pureté des eaux d'un beau fleuve. Hor. epist. 2, l. 2, v. 120.

(*b*) C'est-à-dire, semblables à celles qu'on trouve dans les ouvrages de *Pétrarque*. — C.

de poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de touts les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle douleeur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que touts les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost, comme Martial de soy, *minùs illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat* (1). Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir, ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent; ceulx cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir representer le port et la decencè de nostre noblesse, cherchent à se recommender par des sauts perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques (*a*); et les dames ont meilleur marché de leur conte-

(1) Il n'avait pas de grands efforts à faire; son sujet lui tenait lieu d'esprit. MARTIAL. *in Præfatione*, l. 8.

(*a*) *De bateleurs.* — E. J.

nance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et representer un pont naïf et leur grace ordinaire : et comme i'ay veu aussi les badins excellents, vestus (*a*) en leur à touts les iours et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art; les apprentifs qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous appreſter à rire. Cette mienne conception se recognoist mieulx, qu'en tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux (*b*) : celuy là où le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousiours sa poincte; cettuy cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille;

Excursusque breves tentat. (1)

(*a*) *A leur ord'naire.* — édit. *in*-4° de 1588. — C.

(*b*) L'*Orlando furioso*, de l'Arioste. — E. J.

(1) Il tente de petites courses. Virg. *Georg.* l. 4, v. 194.

Voylà doncques, quant à cette sorte de subiects, les aulteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre leçon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où i'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont touts deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictée à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy ie suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suitte et dependance des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes; comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle; touts deux precepteurs de deux empereurs romains; touts deux venus de païs estrangier; touts deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant; Seneque plus ondoyant et divers : Cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux ap-

petits ; L'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la société civile; L'aultre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes: Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar; Plutarque est libre par tout : Seneque est plein de poinctes et saillies; Plutarque, de choses : Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; Cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'aultre nous poulse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie, specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car, puisqu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si i'ay employé une heure à le

vre, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps ie n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct: i'entends assez que c'est que Mort et Volupté: qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Ie cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Ie veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte: les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gaigner à tort ou à droict, aux enfants et au vulgaire à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. Ie ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, «Or oyez!» à la mode de nos he-

raults : les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sursùm corda* : ce sont autant de paroles perdues pour moy ; i'y viens tout preparé du logis. Il ne me fault poin' d'alleichement ny de saulse ; ie mange bien sa viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes (*a*) de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere ; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire ? mon ignorance m'excusera mieulx sur ce que ie ne veois rien en la beauté de son langage. Ie demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers (*b*), et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age ;* ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel, et qui a son corps à part. Ie veois aussi volontiers les epistres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une tresample

(*a*) *Les formes des dialogues, les discussions en dialogues.* — L. J.

(*b*) Plutarque et Sénèque. — C.

instruction de l'histoire et affaires de son temps; mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privees : car i'ay une singuliere curiosité, comme i'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïfs iugements de mes aucteurs. Il fault bien iuger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent au theatre du monde. I'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, i'aime bien autant veoir Brutus chez Plutarque, que chez luy mesme : ie choisirois plutost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une battaille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, ie suis du iugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs (*a*), tel qu'il estoit; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans

(*a*) *Causseurs, railleurs, moqueurs.* — E. J.

mentir, beaucoup. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : ie crois que iamais homme ne l'egualera. Le ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un iour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur (*a*), pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, « C'est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le feit tresbien fouetter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste ! Entre

(*a*) Sénèque, *in fine Suasoriarum*. — C.

ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eû qui n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes; comme ce grand Brutus, son amy, disoit (*a*) que c'estoit une eloquence cassee et esrenee (*b*), *fractam et elumbem*. Les orateurs, voisins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots *esse videatur* (*c*), qu'il y employe si souvent. Pour moy, i'aime mieulx une cadence qui tumbe plus court, coupee en iambes (*d*). Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement : i'en ay remarqué ce lieu à mes aureilles : *Ego verò me minùs diù senem esse mallem, quàm esse senem, antequàm essem* (1).

Les historiens sont ma droicte balle (*e*); car

(*a*) *Voyez* le dialogue, *de Oratoribus*, c. 18. — C.

(*b*) *Ereintée*, à laquelle on a rompu les *reins* et les *lombes*. — E. J. — *Voyez* le dialogue, *de Causis corruptæ eloquentiæ*, c. 18. — C.

(*c*) *Voyez* le dialogue, *de Oratoribus*, c. 23. — C.

(*d*) Pieds de vers composés d'une brève et d'une longue, comme *senem*. — E. J.

(1) Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps, que d'être vieux avant la vieillesse. Cic. *de Senectute*, c. 10.

(*e*) Montaigne appelle ici l'étude de l'histoire, *sa droite balle*, pour nous apprendre que c'est le plus doux et le plus aisé de ses amusements, par allusion à ce qui arrive à un joueur

ils sont plaisants et aysez : et quant et quant l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu ; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Ie suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de *Laertius* (*a*), ou qu'il ne soit plus estendu ou plus entendu : car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'aucteurs et vieils et nouveaux, et baragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais

---

de paume, qui, lorsque *la balle* lui vient du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine, réduit, lorsqu'elle lui vient du côté opposé, à la chasser d'un coup de revers, qui, pour l'ordinaire, est un coup moins sûr et plus malaisé. — Il y avait dans les premières éditions : *Les historiens sont le vray gibier de mon estude.* — C.

(*a*) De *Diogène Laërce.* — C.

Cæsar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus touts les autres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet auteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur; tantost la pureté et inimitable polissure de son language, qui a surpassé non seulement touts les historiens, comme dict Cicero, mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses iugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy, car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met. I'aime les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le iugement entier pour la cognoissance de

la verité : tel est entre aultres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aulcunement de la recognoistre et corriger en l'endroict où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe : chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ayants la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vraysemblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur; mais, certes, cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout; ils veulent nous mascher les morceaux : il se donnent loy de iuger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie; car, depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privee, qui nous instruiroit mieulx :

obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peutestre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils iugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy iuger aprez eulx; et qu'ils n'alterent ny dispensent (*a*), par leurs raccourciments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions. Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont

(*a*) *Ni ne départissent* — E. J.

quasi toutes les grecques et romaines; car plusieurs tesmoings oculaires, ayants escript de mesme subiect (comme il advenoit en ce temps là que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubteux. Que peult on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesme de Cæsar (*a*) quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu iecter les yeulx en touts les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence. On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode d'une information iudiciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les obiects sur la preuve des ponctilles (*b*)

(*a*) *Voyez* Suétone, *Vie de Cesar*, § 56. — C.

(*b*) *Des plus petites, des plus pointilleuses circonstances.* — E. J.

de chasque accident. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin (*a*), et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que i'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, i'ay prins en coustume, depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chasque livre (ie dis de ceulx desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel i'ay achevé de le lire, et le iugement que i'en ay retiré en gros; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que i'avois conceu de l'aucteur en le lisant. Ie veulx icy transcrire aulcune de ces annotations.

Voyci ce que ie meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, ie leur parle en la mienne). « Il est historiographe diligent, et duquel, a mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de

(*a*) Dans son ouvrage, publié en 1566, sous le titre de *Methodus ad facilem Historiarum cognitionem*.

son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses; de quoy font foy les libres iugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté advancé et employé aux charges, comme du pape Clement septieme. Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subiect si plein et ample, et à peu prez infini, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. I'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il iuge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte iamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il iuge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption ne peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'es-

chappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust; et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy. » (*a*)

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : « Vous y trouverez le language doulx et agreable, d'une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'aucteur reluict evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et exhortements accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aulcune exquise suffisance; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay : (*b*)

(*a*) Montaigne ajoutait à la marge : *Trescommune et tresdangereuse corruption du iugement humain*; mais il a jugé à propos de barrer cette addition. *Voyez* la p. 176 recto de l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

(*b*) Ces Mémoires, publiés par messire *Martin du Bellay*, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de *Martin du Bellay*, et les autres de son frère *Guillaume de Langey*, et ont été tirés de sa cinquième Ogdoade, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés : *Memoires de messire Martin du Bellay, contenant le Discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France, depuis l'an 1513 jusqu'au trepas de François Ier, arrivé en 1547*. De tout cela, il est aisé de juger pourquoi Montaigne parle de *deux seigneurs du Bellay*, après avoir dit *les Memoires de monsieur du Bellay*. J'ai fait cette remarque pour sauver à d'autres l'embarras où je me suis d'abord trouvé moi-même, à cette occasion. — C.

« C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire : mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs (*a*) icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluict ez anciens de leur sorte, comme au sire de Iouinville, domestique de Sainct Louys, Eginard, chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plùstost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Ie ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais, de contourner le iugement des evenements, souvent contre raison, à nostre advantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. Oh peult couvrir les actions secrettes; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré (*b*) des effects publicques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cog-

(*a*) *Guillaume et Martin du Bellay.* — C.
(*b*) *Produit.* — E. J.

noissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'addresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire icy de « prouffit, c'est par la deduction particuliere des » battailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps; et les practiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estres sceues, et des discours non vulgaires. »

CHAPITRE XI.

DE LA CRUAUTÉ.

Sommaire. La vertu ne consiste pas seulement à montrer de louables inclinations, à se conduire sagement, et à être insensible aux injures, mais à maîtriser ses passions. C'est dans les épreuves qu'elle se perfectionne; l'habitude la rend trop facile. Socrate et Caton ont souffert la mort sans crainte et sans peine. — Peut-on appeler vertueux celui qui cultive la vertu, qui la suit par un penchant naturel? Il ne suffit pas d'avoir quelques vertus pour se croire vertueux; de même l'on ne doit pas considérer comme vicieux ceux à qui l'on n'a à reprocher que quelques vices.

Montaigne devait à la nature et à son tempérament le don de résister à ses passions. Son horreur naturelle pour toutes sortes de cruautés. Combien sont barbares les supplices que l'on fait endurer aux criminels. Quelques peuples ne pouvaient même voir souffrir les bêtes, persuadés qu'elles avaient des ames comme nous. La plupart des hommes semblent naître avec l'instinct de la cruauté. Combien ne serait-il pas plus doux de les voir justes et humains envers leurs semblables, et bons, non-seulement envers les bêtes, mais envers les plantes mêmes!

Exemples : Arcésilas ; les Stoïciens et les Épicuriens; Épaminondas ; Socrates ; Métellus ; Caton; Aristippe; un Italien; Montaigne; Antisthènes; Jules-César ; un soldat prisonnier ; le voleur Caténa ; Artaxerce; les Égyptiens; Pythagore ; les anciens Gaulois; les Turcs; les Romains; Cimon ; Xantippe; Plutarque.

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses : mais la vertu sonne ie ne sçais quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doulcement et paisiblement conduire à la suitte de la raison. Celuy qui, d'une doulceur et facilité naturelle, mepriseroit les offenses receues, feroit chose tresbelle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une

offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et, aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doute beaucoup plus. Celuy là feroit bien; et cettuy cy, vertueusement : l'une de ces actions se pourroit dire bonté; l'aultre, vertu; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie (*a*). C'est à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal, et iuste, mais nous ne le nommons pas *vertueux;* ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Quelques philosophes, non seulement stoïciens, mais encores epicuriens, ont estimé que la vertu debvoit courre au devant des travaulx et difficultez (et cette enchere de ceulx cy par dessus ceulx là, ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre (*b*) d'Arcesilaus (*c*) à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'epicurienne, mais iamais au rebours; « Ie crois bien : des coqs il se faict des chappons assez; mais des chappons il ne s'en faict iamais des coqs : » car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et

(*a*) *Sans partie opposante, sans opposition.* — E. J.

(*b*) *Jeu de mots.* — E. J.

(*c*) Diogène Laerce, *Vie d'Arcésilaüs*, l. 4, segm. 43. — C.

de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcunement à la stoïcque; et un stoïcien, recognoissant (*a*) meilleure foy que ces disputateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : *et ii qui* Φιλήδονοι *vocantur, sunt* Φιλόκαλοι *et* Φιλοδίκαιοι, *omnesque virtutes et colunt et* (1) *retinent*) : des philosophes stoïciens, et epicuriens, dis-ie, il y en a plusieurs qui ont iugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglee et bien disposee à la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de touts les efforts de fortune; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et

(*a*) *Montrant.* — E. J.

(1) Car ceux qu'on appelle *amoureux de la volupté*, étant en effet *amoureux de l'honnêteté et de la justice*, aiment et pratiquent toutes sortes de vertus. Cic. epist. 19, l. 15, *ad familiares*.

pour tenir leur ame en haleine : *multùm sibi adiicit virtus lacessita* (1). C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encores d'une tierce secte (*a*), refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voye treslegitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se mainteint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, ayant, seul de touts les senateurs romains, entreprins, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste en faveur de la commune (*b*), et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose (*c*) trop facile et trop lasche que de mal faire; et Que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose vulgaire : mais De faire bien

(1) La vertu se perfectionne par les combats. Senec. epist. 13.

(*a*) De la secte pythagoricienne. *Voyez* Cicero, *de Offic.* l. 1, c. 44. — C.

(*b*) *Du peuple*, ou *des plébéiens*. — E. J.

(*c*) Plutarque, *Vie de Marius*, c. 10. — C.

où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie voulois verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaigne; et que cette aysee, doulce et penchante voye, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux; elle veult avoir, ou des difficultez estrangieres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Ie suis venu iusques icy bien à mon ayse : mais, au bout de ce discours, il me tumbe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommendation : car ie ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence; au train de sa vertu ie n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte; je cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre; à une vertu si eslevee que la sienne, je ne puis rien

mettre en teste; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triumphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier (*a*). Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur? que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne qui faict estat de nourrir mollement en son giron, et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montee à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais, de s'en esiouïr, et de se faire chatouiller aux poinctes d'une forte cholique; comme est celle que les epicuriens ont establie, et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines? comme ont faict bien d'aultres, que ie treuve avoir surpassé par effect

(*a*) *Ni trouble.* — E. J.

les regles mesmes de leur discipline; tesmoing le ieune Caton : quand ie le veois mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy; ie ne puis croire qu'il se mainteint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte stoïcque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là : ie crois sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agrea plus qu'en aultre de celles de sa vie : *Sic abiit è vitâ, ut causam moriendi nactum se esse gauderet* (1). Ie le crois si avant, que i'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy feust ostee; et, si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publicques plus que les siennes ne me tenoit en bride, ie tumberois aysement en cette opinion, Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand (*a*) à fou-

(1) Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 30.

(*a*) César, qui, malgré ses grandes qualités que Montaigne a mises dans un si beau jour, au chapitre précédent, est ici traité comme il le mérite, pour avoir commis le plus atroce des crimes. — C.

ler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action ie ne sçais quelle esiouïssance de son ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et haulteur de son entreprinse :

• Deliberata morte ferocior : (1)

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les iugements populaires et effeminez d'aulcuns hommes ont iugé, car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide; mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il voyoit bien plus claire et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir de iuger (*a*) qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompaignoient, de prouveoir (*b*) aultrement à leur

(1) Plus fière, parce qu'elle avait résolu de mourir. Hor. od. 37, l. 1, v. 29. — Ce qu'Horace a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'âme de Caton. — C.

(*a*) C'est ce qu'a dit Cicéron, dans ses *Offices*, l. 1, c. 31. — C.

(*b*) *De pourvoir.* — E. J.

faict. *Catoni, quùm incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetuâ constantiâ roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potiùs, quàm tyranni vultus aspiciendus, erat* (1). Toute mort doibt estre de mesme sa vie : nous ne devenons pas aultres pour mourir. I'interprete tousiours la mort par la vie : et, si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibve rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation? ou qui ne recognoist en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne scais quel contentement nouveau,

(1) Caton, que la nature avait doué d'une incroyable inflexibilité, et qui, inébranlable dans la route qu'il s'était tracée, avait fortifié par l'habitude la fermeté de son caractère, devait mourir plutôt que de soutenir l'aspect du tyran. Cic. *de Officiis*, l. 1, c. 31.

et une alaigresse eniouee en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille doulceur et ioye en son ame pour estre desenforgee (*a*) des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, ie ne sçais comment, plus belle. Aristippus (*b*), à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoyent une telle! » dict il. On veoid aux ames de ces deux (*c*) personnages et de leurs imitateurs (car, de sembables, ie foys grand doubte qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire; ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses, qui naissent en nous, ne treuvent plus par où

(*a*) *Dégagée*. — *Desenforgé* se trouve dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave. — C.

(*b*) Diogène Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 76. — C.

(*c*) Socrate et Caton. — C.

faire entree en eulx; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbransler. Or qu'il ne soit plus beau d'empescher, par une haulte et divine resolution, la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vifve force leur progrez, et, s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre; et que ce second effect ne soit encores plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoustee par soy mesme de la desbauche et du vice, ie ne pense point qu'il y ayt doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que ie ne sçais pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer; les noms mesmes de *Bonté* et d'Innocence sont à cette cause aulcunement noms de mespris. Ie veois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la fault appeller), le

mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent soutent aux hommes par faulte de bien iuger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi par fois des effects vertueux; comme i'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangiers et accidents, qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit souvent à la guerre prouveoir à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions, plus oultre; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil, et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais Que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient pas le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se iettent bien souvent aux

hazards, d'aultre inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschauldez :

> Haud ignarus.... quantùm nova gloria in armis,
> Et prædulce decus primo certamine, possit.(1)

Voylà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune; et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de iugement et opinion; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Ie ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si ie feusse nay d'une complexion plus desreglee, ie crains qu'il feust allé piteusement

(1) On sait ce que peut, sur un jeune guerrier, la soif de la gloire et le doux espoir d'un premier triomphe. *Énéid* l. II, v. 154.

de mon faict; car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçais point nourrir des querelles et du debat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand mercy de quoy ie me treuve exempt de plusieurs vices;

Si vitiis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta; velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos : (1)

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et d'un tresbon pere : ie ne sçais s'il a escoulé en moi partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay,

Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ : (2)

(1) Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seraient sur un beau visage. Hor. sat. 6, l. 1, v. 65.

(2) Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. Hor. od. 17, l. 2, v 17.

mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes (*a*) à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal, » semble s'arrester à cett'*image*. Ie les ay, dis ie, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'aulcunes occasions me l'ayent sceu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aulcunes choses de la route commune, me licencieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me faict haïr. Ie diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs, qu'en mon opinion; et ma concupiscence moins desbauchee, que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richessses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant presenté trois belles garses, pour qu'il en feist le chois, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes; mais, les ayant conduictes à son logis (*b*), il les

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Antisthene*, l. 6, segm. 17. — C.
(*b*) Diog. Laerce, *Vie d'Antisthene*, l. 2, segm. 67. — C.

renvoya sans en taster. Son valet, se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna (*a*) qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta (*b*) en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy (*c*), qu'il ne vit que de pain bis et d'eau; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sumptueux repas. Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordements ausquels ie me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires; ie les ay bien condemnez chez moy, selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy que en un aultre : mais c'est tout; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchaisnent pour

(*a*) Diog. Laerce, *Vie d'Antisthène*, l. 2, segm. 17; et Horace, l. 2, sat. 3, v. 100. — C.

(*b*) *Se comporta.* — E. J.

(*c*) Diog. Laerce, l. 10, segm. 11. — C.

la pluspart les uns aux aultres, qui (*a*) ne s'en prend garde; les miens, ie les ay retrenchez, et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu;

Nec ultra
Errorem foveo.(1)

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « Le sage œuvrer (*b*), quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoyqu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'action; » et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du corps humain, car l'action de la cholere ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoyque la cholere predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand l'ignorant et vicieux fault, il fault par touts les vices ensemble, ie ne les en crois pas ainsi simplement, ou ie ne les entends pas; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Ie suys quelques vices; mais i'en fuys

(*a*) *A qui ne s'en prend garde.* — E. J.

(1) Hors de là, je ne suis pas vicieux. JUVÉNAL. sat. 8, v. 164.

(*b*) Toutes les éditions portent, *le sage œuvrer*; cependant, il est certain que cette leçon est vicieuse, et qu'il faut lire, *le sage œuvre*, etc. C'est ainsi que Montaigne dit plus bas, *quand l'ignorant et vicieux fault, il fault par touts les vices ensemble.*—E. J.

d'aultres autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble; et tient Aristote, qu'un homme prudent et iuste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit (*a*), à la verité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigee par discipline : et les familiers du philosophe Stilpo (*b*) disoient qu'estant nay subiect au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tres-abstinent de l'un et de l'aultre. Ce que i'ay de bien, ie l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance; ie ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou aultre apprentissage : l'innocence qui est en moy est une innocence niaise; peu de vigueur, et point d'art. Ie hais, entre aultres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par iugement, comme l'extreme de touts les vices; mais c'est iusques à telle mollesse, que ie ne veois pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre soubs les dents de mes chiens, quoyque ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 37. — C.
(*b*) Cic. *de Fato*, c 5.

est toute vicieuse et desraisonnable. « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez; » et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Cùm iam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva : (1)

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus et ravi en la volupté. Ie sçais qu'il en peult aller aultrement; et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements : mais il fault tendre et roidir d'aguet (*a*). Ie sçais qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Ie ne prends

(1) Dans les approches du plaisir, au moment où l'on va féconder le champ de Vénus. Lucrèt. l. 4, v. 1099.

(*a*) C'est-à-dire, *de guet à pensé*, *appensé*, ou *pourpensé*, *de propos délibéré*, ex præparato, dedità operâ. Nicot.—De *guetter*, on a fait le composé *aguetter*, d'où *aguet* et *d'aguet*. Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*. — Au lieu *d'aguet*, nous disons aujourd'hui *de guet-à-pens*; et cela par corruption, pour *de guet appensé*, dont on se servait autrefois pour dire, *de propos délibéré*. — *Appenser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes chroniques de France, pour *délibérer*. Ménage, *ibid.* — C.

pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avecques une maistresse de long temps desiree, maintenant la foy qu'on luy aura engagee de se contenter des baisers et simples attouchements. Ie crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison estonnee perd ce loisir de se preparer à l'encontre, lorsqu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en lieu où, à l'adventure, nous l'esperions le moins : cette secousse, et l'ardeur de ces hueés, nous frappe, si bien qu'il seroit malaysé, à ceulx qui aiment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la pensee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon,

Quis non malarum quas amor curas habet
Hæc inter obliviscitur ? (1)

Pour revenir à mon propos, ie me compas-

(1) Peut-on, au milieu de ces amusements, ne pas oublier les soucis du cruel amour ? Hor. epod. 2, v. 37.

sionne fort tendrement des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, ie sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envierois plustost; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cæsar : « Il estoit, dict il, doulx en ses vengeances : ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet aucteur latin (*a*), qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains

(*a*) Suétone, *in Cæsar.* — C.

et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté : et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperees par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva rien qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit, de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ces coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condemné qu'à avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la douleeur inesperee de leur condemnation;

qu'il avoit prins party (*a*) d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprest qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulsist tormenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changee.

Ie conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on faict souffrir aux vivants; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, *qui corpus occidunt, et postea non habent quod faciant* (1) : et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peincture, et au dessus de la mort :

Heu! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœdè divexarier! (2)

(*a*) *Leur dit qu'il avoit pris parti.* — E. J.

(1) Ils tuent le corps, mais ils ne peuvent rien faire après. S. Luc c. 12, v. 4.

(2) Dieux! quelle horreur de voir dégoutter de sang les membres demi-brûlés de ce malheureux prince; de voir, sur l'arène, ses os dépouillés de chair; de les voir traîner, déchirer. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 44.

Ie me rencontrai un iour à Rome, sur le poinct qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla, sans aulcune esmotion de l'assistance; mais, quand on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintifve et d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aulcunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despouillez (*a*), et leurs vestements fouettez pour eulx; et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur hault chapeau (*b*) seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la justice divine, luy sacrifiant des pourceaux (*c*) en figure et representez : invention hardie, de vouloir payer en peincture et en umbrage Dieu, substance si essentielle! Ie vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles; et ne veoid

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Rois.* — C.

(*b*) *Leur tiare*, ou *turban*, qui est encore le bonnet persan. — E. J.

(*c*) Hérodote, l. 2. — C.

on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons touts les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, que pour le seul plaisir du meurtre, elles le voulussent commettre; hacher et destrencher les membres d'aultruy; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et, pour cette seule fin de iouïr du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gemissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme poinct où la cruauté puisse atteindre : *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantùm spectaturus, occidat* (1). De moy, ie n'ay pas sceu voir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense, et de qui nous ne recevons aulcune offense; et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

(1) Que l'homme tue un homme, sans y être poussé par la colère ou par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. Senec. epist. 90.

Quæstuque, cruentus,
Atque imploranti similis; (1)

ce m'a tousiours semblé un spectacle tresdesplaisant. Ie ne prends gueres beste en vie, à qui ie ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant :

Primoque à cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum. (2)

Les naturels sanguinaires à l'endroict des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaulx, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité : nul ne prẹnd soṇ esbat à veoir des bestes s'entreiouer et carresser; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroict; et, considerant qu'un mesme maistre

(1) Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grâce. *Enéid.* l. 7, v. 501.

(2) C'est, je crois, du sang des bêtes sauvages que le premier glaive a été teint. Ovid. *Métam.* l. 15, fab. 3, v. 6.

nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos Druydes :

Morte carent animæ; semperque, priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ : (1)

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre : meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine; car, selon les desportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition :

Muta ferarum
Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis; fallaces vulpibus addit :
. . . . . .
Atque ubi per varios annos, per mille figuras

(1) Les âmes ne meurent point; mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. Ovid. *Métam.* l. 15, fab. 3, v. 6, 7.

Egit, lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ: (1)

si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lion; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre; si malicieuse, en celuy d'un regnard; ainsi du reste, iusques à ce que, purifiée par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme :

Ipse ego, nam memini, troiani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram. (2)

Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, ie n'en foys pas grand recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loing

(1) Il emprisonne les âmes dans le corps des animaux ; le cruel habite au sein d'un ours ; le ravisseur, dans les flancs d'un loup : le renard est le cachot du fourbe. — Soumises, pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les âmes sont enfin purifiées dans le fleuve de l'Oubli, et Dieu les rend à leur forme première. Claudian. *in Ruffin.* l. 2, v. 482-491.

(2) Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troye, j'étais Euphorbe, fils de Panthoüs.—C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans Ovide, *Metam.* l. 15. fab. 3, v. 8. — C

au dessus d'eulx, les estimant tantost familieres et favorites de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'aultres ne recognoissant aultre Dieu ny aultre divinité qu'elles. *Belluæ à barbaris propter beneficium consecratæ :* (1)

> Crocodilon adorat
> Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus ibin :
> Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;
> . . . . . hic piscem fluminis, illic
> Oppida tota canem venerantur. (2)

Et l'interpretation mesme que Plutarque (*a*) donne à cette erreur, qui est trez bien prinse, leur est encores honorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient; mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy (*b*), la patience et l'utilité; en cette là (*c*), la vivacité; ou, comme nos voisins les

(1) Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevaient du bien. Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 36.

(2) Les uns adorent le crocodile; les autres regardent, avec une frayeur religieuse, un ibis engraissé de serpents : ici sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à la longue queue; là, l'on adore un poisson du Nil; et des villes entières se prosternent devant un chien. Juvex. sat. 15, v. 2-7.

(*a*) Dans son traité *d'Isis et d'Osiris*, c. 39. — C.

(*b*) *Le bœuf.* — E. J.

(*c*) *Le chat.* — E. J.

Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aimoient et adoroient au delà de toute aultre faculté divine; et ainsi des aûltres. Mais quand ie rencontre parmy les opinions plus moderees les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaulx, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, i'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures. Quand tout cela en seroit à dire (*a*), si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Ie ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hos-

(*a*) *Quand tout cela serait faux, cependant il y a un*, etc.—E. J.

pitaulx pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent (*a*) que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple, appellé Hecatompedon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre partout sans empeschement. Les Agrigentins (*b*) avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servy de passetemps à leurs enfants : et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Aegyptiens (*c*) enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient (*d*) leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon (*e*) feit une sepulture honorable aux iuments avecques

(*a*) Plutarque, *Vie de Caton le Censeur*, c. 3.
(*b*) Diodore de Sicile, 13, c. 17. — C.
(*c*) Herodote, l. 2. — C.
(*d*) *Embaumaient.* — E. J.
(*e*) Herodote, l. 6.— C.

lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux ieux olympiques. L'ancien Xantippus (*a*) feit enterrer son chien sur un chef (*b*), en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, diet il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

(*a*) PLUTARQUE, *Vie de Caton le Censeur*, c. 3. — C.
(*b*) *Sur un cap ou promontoire*, — E. J.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE TOME TROISIÈME.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAP. XLIX. Des coustumes anciennes.. . *Page.* 1
CHAP. L. De Democritus et Heraclitus. 11
CHAP. LI. De la vanité des paroles. 18
CHAP. LII. De la parcimonie des anciens. 25
CHAP. LIII. D'un mot de Cæsar. 27
CHAP. LIV. Des vaines subtilitez. 30
CHAP. LV. Des senteurs.. 37
CHAP. LVI. Des prieres. 41
CHAP. LVII. De l'aage.. 61

LIVRE SECOND.

CHAP. I. De l'inconstance de nos actions.. 67
CHAP. II. De l'yvrongnerie. 82
CHAP. III. Coustume de l'isle de Cea.. 102
CHAP. IV. A demain les affaires.. 132
CHAP. V. De la conscience.. 137
CHAP. VI. De l'exercitation. 145
CHAP. VII. Des recompenses d'honneur. 168
CHAP. VIII. De l'affection des peres aux enfants.— A Madame d'Estissac.. 176
CHAP. IX. Des armes des Parthes.. 218
CHAP. X. Des livres. 225
CHAP. XI. De la cruauté.. 255

FIN DE LA TABLE.

00101741

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016